

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11<sup>ME</sup> ANNÉE, No 549—SAMEDI, 10 NOVEMBRE 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'HONORABLE HONORÉ MERCIER

COMTE ROMAIN GRAND-CROIX DE L'ORDRE DE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND, OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR ET EX-PREMIER MINISTRE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC.—Composition et dessin de Edmond-J. Maassicotte

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 NOVEMBRE 1894

## SOMMAIRE

TEXTE : Nécrologie : L'honorable Honoré Mercier, par P. Colonnier. — Poésie : Les roses fanées, par Paul Bourget. — Malbrou, par Benjamin Sulte. — Carnet du Monde Illustré — Notes et impressions — Poésie : Sonnet. — Les merveilles de l'architecture (avec gravure) par P. Colonnier. — Une réflexion, par Jean Grange. — Nos héroïques pompiers, par Gaston P. Labat. — La guérison de la diphtérie, par le Dr L. B. Choué. — Nouvelle : De la coupe aux lèvres, par R. Hyenne. — Petit soldat, par Pierre Robert. — Le rayon de soleil, par Léon Gandillot. — Le vice roi de Chine (avec gravure) — Un conseil par semaine. — Galerie échi-quéenne, par J. W. S. — Faits scientifiques. — Nos primes. — Choses et autres. — Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg

GRAVURES. — Portrait de l'honorable M. Honoré Mercier. — La mort de l'honorable M. Mercier : La chapelle ardente. — La mort de l'honorable M. Mercier : Quelques-uns des tributs floraux. — Portrait de l'empereur de Russie, décédé. — Le vaccin de la diphtérie : Le Dr Roux injecte au cheval pour en obtenir le vaccin. — Le vaccin de la diphtérie : L'inoculation.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



## L'HON. HONORÉ MERCIER



À ce moment où paraissait notre dernier numéro, le Canada tout entier apprenait avec douleur la mort d'un des hommes d'Etat les plus étonnants qu'il a produits, de l'honorable Honoré Mercier, comte romain, Grand-Croix de saint Grégoire le Grand, Officier de la Légion d'Honneur, ancien Premier Ministre de la province de Québec.

Quoi que le MONDE ILLUSTRÉ n'ait aucune couleur politique, il a cru de son devoir de ne point laisser passer cette triste circonstance sans consacrer quelques lignes à la mémoire de cet homme remarquable, de ce grand Canadien Français.

M. Mercier naquit à Iberville, le 15 octobre 1840. Ses parents étaient pauvres, mais ne négligèrent rien pour lui faire donner une instruction et une éducation qui devaient porter de si beaux fruits dans cette vaste intelligence. Dès l'âge de quatorze ans, il devint l'élève des Jésuites, et sous leur habile direction, fit les plus brillantes

études. Il se souvint toujours de ce qu'il devait à ces maîtres distingués et leur en garda la plus vive reconnaissance. Il termina ses études de droit chez MM. Laframboise et Papineau, de Saint-Hyacinthe, et fut reçu avocat en 1865.

Déjà trois ans de là, il était entré dans l'arène politique où il devait plus tard remporter de si grands succès, et en 1862, à l'âge de vingt-deux ans, il était déjà rédacteur en chef du *Courrier de Saint-Hyacinthe*. On était alors sous "l'Acte d'Union" et le jeune politicien entrant bravement dans le parti libéral prit part à toutes les luttes de cette époque tourmentée dans laquelle il eut pour compagnon d'armes M. de la Bruère, M. Paul de Cazes et M. Bernier, aujourd'hui sénateur.

En 1866, Cartier ayant voulu soumettre à l'arbitrage impérial certaines questions politiques, M. Mercier, selon la menace qu'il en avait faite dans le *Courrier de Saint-Hyacinthe*, passa à l'opposition avec M. de Cazes, puis rentra brusquement dans la vie privée dont il ne devait plus sortir qu'en 1871, lors de la formation du parti national. Il se jeta bravement dans la lice, et l'année suivante, était élu député fédéral pour le comté de Rouville. C'est en cette qualité qu'en 1873 il prit part à la fameuse discussion sur la question des Ecoles du Nouveau Brunswick, et défendit le R. P. Michot persécuté et jeté en prison par le gouvernement de cette province, pour avoir refusé de payer la taxe des écoles protestantes.

En 1874, nous le retrouvons candidat pour le comté de Rouville, en 1875, pour celui de Bagot et en 1878 pour celui de Saint-Hyacinthe. A cette époque, le parti libéral était bien malade, et M. Joly sentant son ministère marcher vers une chute prochaine, jeta les yeux sur le jeune et vigoureux athlète dont le nom était déjà dans toutes les bouches, et remit entre les mains de M. Mercier la cause du parti libéral. Il ne se repentit point de son choix, car, en 1879, le jeune député était élu dans Saint-Hyacinthe avec une majorité de plus de trois cents voix !

Cependant, en 1881, M. Mercier s'étant associé à MM. Beausoleil et Martineau, de Montréal, annonça qu'il ne se présenterait plus aux élections générales, mais il avait compté sans ses électeurs qui l'envoyèrent supplier, de Saint-Hyacinthe, de se rejoindre à eux et l'éluèrent par acclamation.

En 1883 il était reconnu chef de l'opposition, et il soutint vigoureusement la lutte avec le gouvernement jusqu'à ce qu'éclatât la fameuse question Riel. M. Mercier sut tirer un admirable parti de l'attitude du gouvernement en cette circonstance mémorable, et en trois mois termina la lutte et entra à Québec. C'est alors qu'il commença cette politique aux vues larges et généreuses qui n'avaient d'autre but que de développer les forces canadiennes françaises. La province vit s'ouvrir une ère nouvelle ; de nouveaux chemins de fer furent mis à l'étude et exécutés ; des ponts en fer construits en cent endroits, des dotations votées pour les collèges, les écoles du soir établies portèrent l'instruction jusqu'au sein des masses, et le règlement fameux des biens des Jésuites devint un fait accompli. On peut dire que ce grand acte de justice fut une des causes de la chute de M. Mercier, car il amena contre lui les protestants qui n'eurent plus qu'un but : le renversement du premier ministre canadien français. Leur vœu devait se réaliser au-delà de leurs espérances.

En 1890, M. Mercier sortait des élections avec une majorité formidable, il semblait le roi de la province, et c'est l'année suivante qu'il entreprenait son voyage en Europe, où il se proposait de contracter un emprunt de \$10 000 000 pour la province de Québec. Ce voyage fut une promenade triomphale : comblé de dignités par les gouvernements étrangers, honoré par le Vatican qui le créait Comte Romain, il faisait partout de brillantes conférences, faisant connaître plus qu'aucun ce qu'est le Canada, ses ressources, son avenir.

Hélas ! la Roche Tarpéienne est près du Capitole, et au lendemain de son retour parmi nous, où il reçut l'accueil le plus enthousiaste qu'ait jamais reçu un Canadien Français, éclata comme un coup de foudre la question de la Baie des Chaleurs. Une commission composée des juges Jetté, Baby et Davidson condamna l'administration du premier mi-

nistre, tout en voyant son rapport accompagné d'une lettre du juge Jetté, qui déclarait ne point partager l'opinion de ses collègues. E fin, le 10 décembre, M. Angers fit signifier à M. Mercier son renvoi d'office. M. Mercier protesta ; à Québec, à Montréal, il se tint en sa faveur des assemblées monstres qui firent redouter de graves désordres. Si les élections avaient eu lieu seulement un mois après ce coup d'état, il est probable que M. Mercier fut revenu au pouvoir avec une majorité plus forte que jamais ; ses ennemis le savaient bien : et les reculèrent au 8 mars. Dans l'intervalle, on fit jeter ses actes devant lesquelles il refusa de comparaître, demandant à être jugé par les tribunaux ordinaires.

"On procéda en conséquence sans lui. Le résultat désastreux de ces enquêtes a prouvé que M. Mercier eut tort de ne point se défendre devant les commissions royales. Le peuple, voyant son silence, le crut coupable et brisa l'idole qu'il adorait quelques semaines auparavant. Il donna une majorité écrasante au gouvernement de M. de Boucherville."

C'est alors qu'il écrivit cette lettre fameuse et si digne dans laquelle il annonçait son intention de se retirer de la vie politique. Mais ses épreuves n'étaient pas finies, il lui fallait boire le calice jusqu'à la lie, et au mois d'avril suivant, il était poursuivi comme un criminel devant les tribunaux de la province.

Nous ne retracerons point ici toutes les persécutions et les mesures vexatoires dont fut victime M. Mercier. Trainé de cour en cour, tandis que son procès était conduit avec une lenteur étonnante, ce ne fut qu'au bout d'une longue attente et à force de protestations qu'il put subir son procès dont le résultat fut l'acquiescement complet de l'illustre accusé. On se souviendra toujours de l'explosion d'enthousiasme qui accueillit la grande nouvelle ; à Montréal, à Québec, ce fut un vrai triomphe, et jamais le sentiment populaire ne se manifesta plus touchant en faveur de M. Mercier qu'en cette glorieuse circonstance.

Mais, les temps étaient accomplis, et M. Mercier était désormais brisé par les terribles émotions par lesquelles il avait passé. On le revit encore à la chambre, puis au parc Sobmer où il fit, en mars 1893, sa célèbre conférence sur l'indépendance du Canada. En juillet suivant il fit un voyage dans les centres canadiens des Etats-Unis où il fut reçu partout avec enthousiasme. Ce fut son dernier triomphe et un an s'était à peine écoulé qu'il ressentait les premières atteintes de la maladie qui devait lui ouvrir les portes du tombeau.

La carrière de M. Mercier a été des plus remplies. Une foule de mesures importantes ont été prises grâce à son initiative. Les plus remarquables sont l'incorporation des Jésuites et le règlement de leurs biens ; l'augmentation des sièges à la Chambre ; l'extension du suffrage ; la création de la cour des magistrats à Montréal ; l'établissement des écoles du soir ; la construction de ponts en fer sur les rivières importantes ; la protection des ouvriers dans les saisies exécutoires, le nombre d'effets exempts augmenté ; l'exemption en faveur du cultivateur de la saisie de deux chevaux ou de deux bœufs de labour et autres nécessaires à la culture ; l'établissement mieux assuré de l'école polytechnique de Montréal ; la création du ministère de l'agriculture et de la colonisation ; la loi de licence : loi favorable à la tempérance ; l'octroi de lots de terre de cent acres aux pères et mères de douze enfants vivants.

Il faudrait un volume pour dire la somme de travail accompli par ce travailleur infatigable.

Mais il faut nous arrêter. Au moment où nous écrivons ces lignes, les funérailles de M. Mercier se célèbrent au milieu d'un immense concours du peuple : c'est la meilleure preuve des sentiments profonds qu'il avait su inspirer à ses compatriotes. Découvrons nous donc devant ce cercueil qui passe car il renferme la dépouille de l'homme qui, peut-être, a le plus travaillé pour les Canadiens Français !

P. Colonnier

## LES ROSES FANEES

Dans notre premier mois, et dans ces belles nuits  
Qui suivent les soirs de septembre,  
Je vous quittais très tard, et, le cœur plein d'ennuis,  
Je m'acheminais vers ma chambre.

Les maisons du village où nous passions l'été,  
Vers neuf heures du soir sont closes ;  
La route était déserte et tournait à côté  
D'un grand jardin planté de roses ;

Et là, seul, sans souci d'un regard importun,  
Accoudé sur le mur de pierre,  
Je restais à rêver de vous dans ce parfum,  
Quelquefois plus d'une heure entière.

Et les roses tremblaient et semblaient se pâmer  
Aux caresses du clair de lune.  
Je pensais à vos yeux en écoutant la mer  
Sangloter derrière la dune.

Ces parfums sont éteints pour longtemps, et l'hiver  
Vient sur nous à grandes journées,  
Les rosiers ont gardé quelque feuillage vert,  
Mais les roses se sont fanées !

PAUL BOURGET,  
De l'Académie Française.

## MAMBROU

.....  
Mais certainement, le parolier de 1709, qui a fait la chanson de Malbrouk, s'est modelé sur celui de 1563, ce qui n'empêcha point ce dernier d'avoir pris mesure ailleurs que chez lui.

Ces deux particuliers doivent la plus belle part de leur succès à de vrais poètes qui vivaient des siècles auparavant.

Nous allons d'abord comparer le *Convoi du duc de Guise* avec *Malbrouk*.

François de Lorraine, duc de Guise, chef du parti catholique, était aussi redoutable à la tête des armées que sur le terrain de la politique, par conséquent il était du nombre des quatre ou cinq hommes qui menaient la France durant les premières guerres de religion. Au siège d'Orléans, le 15 février 1563, il fut tué trahisonnement par Poltrot de Mérey, et sa mort compta pour beaucoup dans la situation des affaires qui suivirent. C'est alors que parut la chanson du *Convoi* dont voici le texte :

Qui veut ouïr une chanson ?  
C'est du grand duc de Guise  
Et bon, bon, bon, dondon, dondon,  
C'est du grand duc de Guise  
Qui est mort et enterré.

Aux quatre coins du poêle  
Quat' gentilhomme s'y avaient.

Dont l'un portait son casque  
Et l'autre ses pistolets.

Et l'autre son épée  
Qu' était le plus dolent.

Après venaient les pages  
Et les valets de pied.

Avecques de grands crêpes  
Et des souliers cirés.

Et des beaux bas d'étame  
Et des culotes de peau.

La cérémonie faite  
Chacun s'en fut coucher.

Cela ne vaut pas le quart de *Malbrouk*. Non seulement l'invention est inférieure dans toutes ses parties mais encore on n'y voit qu'une sottise énamération des officiers qui entouraient le cercueil. Tout ce que le parolier de 1709 a pris dans cette chanson est devenu meilleur sous sa plume.

J'ai vu porter z'en terre  
Par quatre z'officiers.

L'un portait son grand sabre,  
L'autre ne portait rien.

Ces quatre vers dépassent à eux seuls toute la chanson de 1563.

Mais écoutez ce que disent les Espagnols ! Ils

accusent les Français de ne pas comprendre Mambrou, de le chanter tout de travers, de le rendre ridicule, de lui enlever sa poésie. Or, qui est Mambrou ?

Mambrou vivait du temps des premiers Maures d'Espagne, puis il est allé aux croisades, ensuite il est revenu chez lui et, de sa vaillante épée, il a finalement affranchi les dernières provinces espagnoles du joug des Maures. Sa chanson ressemble aux poèmes épiques du cycle de Charlemagne, vous savez, ces "chansons de gestes" qui étaient d'immenses compositions dramatiques, déclamées, chantées, récitées par deux ou trois cents acteurs. Bien entendu que ce n'est point un badinage !

L'auteur du *Convoi du duc de Guise* paraît avoir découpé la description des funérailles de Mambrou de manière à lui donner des allures grotesques ; il n'a rien fait de bon ; mais le chanter de *Malbrouk* est bien autrement habile, car il montre de l'esprit et il étend le cadre du drame. L'épouse inquiète qui monte sur la tour, le page tout de noir habillé, qui apporte des nouvelles, forment un tableau charmant, emprunté à *Mambrou*, et que le ton sarcastique du reste de la scène ne gâte nullement.

Les Espagnols s'imaginent que le nom de *Malbrouk* est une corruption de *Mambrou*. La ressemblance est assez curieuse, en effet. Le parolier de 1709, qui était presque un poète, a dû la remarquer puisqu'il copiait la légende espagnole.

Tout de même, sans l'intervention de Marie-Antoinette nous n'aurions jamais connu *Malbrouk*,



## CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Notre prochain numéro contiendra des vues et un compte-rendu des funérailles de l'honorable M. Mercier. Les photographies sont l'œuvre de M. J. N. Laprès, de la maison Laprès et Lavergne, et ce nom seul nous dispense de tout éloge.

\* \*

Après avoir, depuis deux ans, emporté des milliers de victimes, le choléra disparaît de l'Europe. Les froids de l'hiver mettront fin à l'épidémie. Quelques cas ont été signalés dans la Hollande, la Belgique et la France, mais la maladie n'est plus qu'à l'état sporadique.

\* \*

On annonce la mort du czar Alexandre III, arrivé le 1er novembre, à 2 15 hrs p.m. L'empereur de Russie, dont nous donnons le portrait, était âgé seulement de quarante-neuf ans. Son fils aîné lui a succédé sous le nom de Nicholas II. Nous publierons également, la semaine prochaine, le portrait du nouveau czar.

\* \*

Samedi, le 10 courant, aura lieu le transit de la planète Mercure sur la face du soleil. Ce phénomène, visible dans toutes les parties du Nouveau-Monde, commencera à 10 heures du matin et durera six heures trois quarts. Le diamètre du disque du soleil est de 860 000 milles. Par conséquent, la planète passera devant l'astre à une vitesse d'environ 2 123 milles à la minute. Cette planète est la plus petite de toutes et la plus rapprochée du soleil : elle a un diamètre de 3,000 milles et sa distance de l'astre du jour n'est que de 35,750,000 milles, une bagatelle, comme on voit.

\* \*

*Nos contemporains*, par M. L. O. David, le dernier ouvrage dont nous avons annoncé la prochaine publication, est enfin paru. C'est avec plaisir que le public parcourra cette galerie où tous

les hommes distingués de notre époque sont peints de mains de maître. La lecture du livre achevée, il reste pourtant un regret : celui de ne point avoir rencontré dans cette réunion d'élite la figure sympathique de celui de nos "Contemporains" qui écrivit ces pages remarquables que l'histoire attendait sans doute pour les ajouter aux siennes. Espérons qu'un de nos écrivains prendra bientôt la plume pour ajouter aux *Contemporains* la seule biographie qui y manque encore, c'est-à-dire celle de leur auteur lui-même.—Nos remerciements à la maison Sénécal & Fils pour son gracieux envoi d'un exemplaire de ce beau travail.

\* \*

Cette semaine, on donnera, à l'Opéra Français, la grande comédie en quatre actes d'Emile Augier et Jules Sandeau : *Le gendre de M. Poirier*, qui faisait partie du répertoire de M. Coquelin, lors de son avant-dernière visite à Montréal. Cette œuvre, une des meilleures et des plus célèbres du répertoire français, sera donnée en soirée de gala, jeudi prochain, avec une distribution dans laquelle figurent M. et Mme Giraud, MM. Milo, Debrigny, etc. Nul doute que cette magnifique comédie sera représentée avec un grand succès par les artistes de l'opéra, et qu'elle trouvera dans notre public, toujours amateur des belles productions du génie français, de nombreux appréciateurs. Voir l'annonce dans une autre colonne pour la suite du programme.

\* \*

PETITE POSTE EN FAMILLE.—D. P., Montréal.—Votre poésie n'a pas été acceptée par la rédaction. L. M., Montréal.—Le *Nouvel Automne* sera publié prochainement.

J. M. L., Saint-Jean.—Votre conte allégorique trouvera bientôt place dans le "Coin des enfants." Zéphir, Montréal.—Encore deux vers à changer dans votre poésie, avant qu'elle puisse être imprimée : le troisième et le dernier.

A. B. C.—Il vaut mieux sacrifier vos "Feuilles d'automne," car sur sept strophes, il faudrait en retrancher quatre.

C. et P., Montréal.—Votre travail n'a pas été accepté par la rédaction.

J. G. P., Montmagny.—Nous sommes obligés de reculer un peu la publication de votre petite fantaisie, mais elle paraîtra à la première occasion. Reçu vos timbres : il sera fait selon votre désir.

## NOTES ET IMPRESSIONS

Les hommes d'esprit doivent entrer dans la politique, à la condition d'en sortir pour raconter leur voyage.—EMILE FAGUET.

Illustres morts qui avez donné votre sang pour nous conserver le Canada français ; glorieuses victimes qui êtes montées sur l'échafaud avec le même courage que vous aviez pour courir au combat ; je vous salue avec respect et amour.—HONORÉ MERCIER

La cause de l'instruction est la grande cause populaire : c'est celle de nos institutions politiques ; c'est la cause nationale par excellence. Pour moi, je ne l'examine jamais sans me sentir ému jusqu'aux larmes en voyant si peu d'efforts faits pour le triomphe d'une si noble cause.—HONORÉ MERCIER

Répandre l'instruction primaire, la faire pénétrer dans nos campagnes les plus reculées, vaincre la résistance ou l'indifférence des parents et proclamer l'obligation de la fréquentation des écoles dans certaines conditions, voilà quel est le premier devoir de nos législateurs. Et pour cela, il faut faire deux choses indispensables : augmenter le nombre des écoles, car, dans les campagnes, elles sont généralement trop éloignées, et frapper d'incapacité politique les jeunes gens qui, dans un certain nombre d'années, arriveront à l'âge de majorité sans savoir lire et écrire.—HONORÉ MERCIER.

## SONNET

Déjà le jour décroît à l'horizon bruni,  
Plus de papillons d'or, au bois tout est silence  
Adieu les soirs d'été baignés de nonchalance  
Et toi, Lorette indienne, adieu ton ciel béni !

Je quitte avec regret ton village, doux nid  
Penché sur la montagne où le zéphyr balance  
Les sapins odorants ; où mugit et s'élançe  
En cascades l'argent le flot sur le granit.

O portique idéal des vertes Laurentides  
Que le ciel à ton front met de reflets splendides !  
Quels champs d'or à tes pieds, au loin quels horizons !

Mais comment te louer sans songer à l'histoire ?  
Ton village huron évaille en la mémoire  
Tant de récits fameux et d'épiques chansons . . .

J.-E. PRINCE,

Lorette des Sauvages, septembre 1894.

## LES MERVEILLES DE L'ARCHITECTURE

LES GRANDS TRAVAUX DE L'ANTIQUITÉ COMPARÉS  
AUX TRAVAUX MODERNES

(Suite)

En sortant de cette merveille nous rencontrons d'autres portiques, puis les ruines d'un temple détruit, dont les 62 piliers sont écroulés. Plus loin encore, un autre temple de granit rose, puis un portique formant l'entrée triomphale du palais de Moëris. Trois des parois de ce vestibule, que soutiennent 32 piliers carrés et 24 colonnes, présentent aux yeux quatre rangs superposés de personnages assis ; il y a là 60 rois qui ont tout près d'eux leurs noms ; c'est ici, pense-t-on, la partie la plus antique de Karnac (1), mais ce n'est pas tout, en arrière encore on rencontre d'autres pylones, d'autres temples et les débris d'une route triomphale, bordée de sphinx monolithes, longue de deux kilomètres (1 mille  $\frac{1}{2}$ ) ; on croit, d'après ce qu'il en reste, qu'il pouvait y avoir 1,000 sphinx sur les côtés de cette voie magnifique. Le caractère architectural des différentes parties de ce temple, de même que les inscriptions qui le couvrent ont révélé qu'on y a travaillé pendant 3,000 ans.

A part ces édifices aux vastes proportions, les Égyptiens ont encore accompli bien d'autres travaux importants, mais qui ont disparu de nos jours. Tel le fameux lac Moëris, qui devait retenir le trop-plein du Nil pendant ses inondations et le rendre au sol pendant les jours de sécheresse. Mais il est probable que les historiens anciens ont dû exagérer considérablement ce travail, car s'il avait eu, comme le prétend Hérodote, 15 lieues de tour, on en aurait certainement retrouvé des restes considérables, tandis que toute la trace qui existe de ce lac fameux consiste seulement en quelques digues de 30 mètres d'épaisseur, il est vrai (98 pieds).

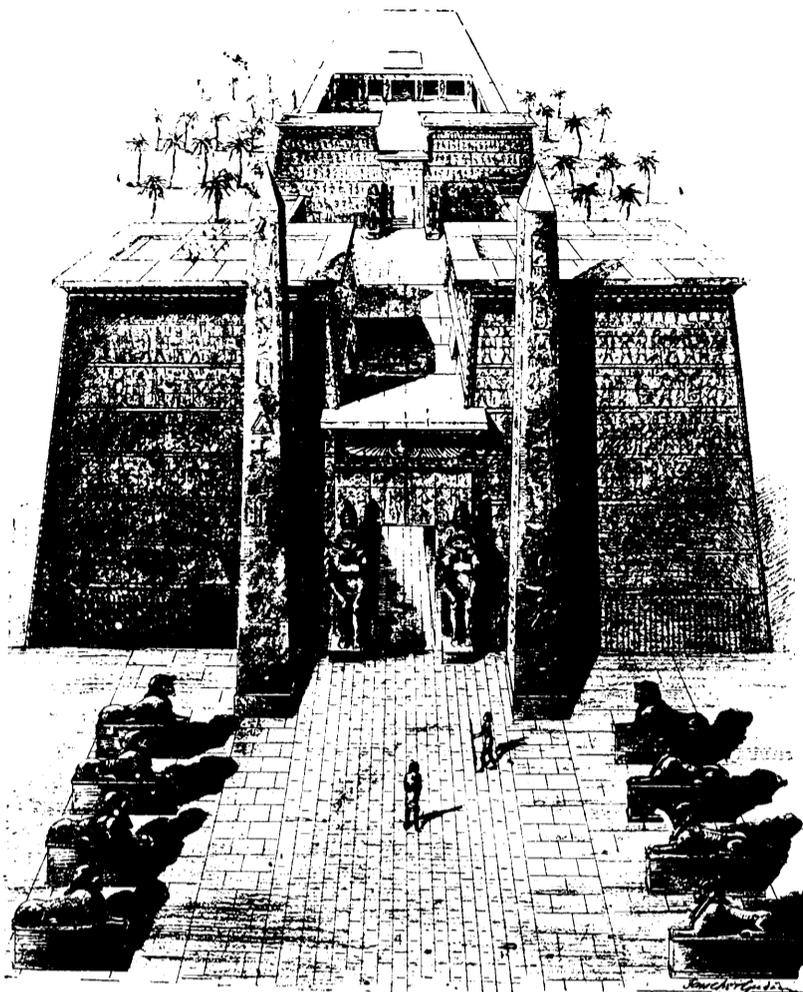
Or, voici qu'il en est de ce lac merveilleux auquel Hérodote et Diodore accordaient généralement 300 pieds de profondeur et qu'ils prétendaient creusé de la main des hommes. Suivant les observations modernes, le Moëris est un bassin naturel de trente à quarante mille de long sur six de large ; et l'ouvrage colossal dont parlent les auteurs ci-dessus nommés était simplement ce qu'on appelle à notre époque Bahr Jassuf (canal de Joseph), qui reliait le lac au Nil et le rendait peut être propre à retenir les inondations. Ce sont les digues de ce canal dont les restes existent encore. (2)

Voilà encore un exemple frappant du cas qu'il faut faire des assertions des auteurs anciens.

Mais il nous faut, à regret, quitter les déserts égyptiens où vécut autrefois un peuple qui sut accomplir de si grandes choses. N'oublions point, toutefois, avant d'en partir, la pensée que faisait naître dans l'esprit de Volney la vue de ces vastes constructions : " Ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leurs massive structure, attestent moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres "

(1) André Lefèvre.

(2) *The popular Encyclopedia*, by Charles Amandale, London.



Restitution d'un temple égyptien complet, vers la fin de la XVIIIe dynastie

L'Asie nous attend à son tour, avec son vaste territoire, qui fut le berceau de l'humanité et le théâtre sur lequel se succédèrent des événements qui devaient, à plusieurs reprises, bouleverser la face du monde ancien. Elle aussi eut ses grands hommes, ses guerriers, ses tyrans, ses sages et ses artistes ; voyons donc ce que nous ont laissé les ans et les autres. Ramassons les débris de la couronne de gloire qu'à laissé tomber cette reine fameuse dans les sables de ses déserts, et par les perles qui brillent encore sur ce qui nous reste du diadème, nous pourrions juger des richesses et de la puissance de celle qui, jadis, le porta sur son front.

La ville de Babylone était, au dire des auteurs anciens, une des plus belles du monde à son époque, et le souvenir qui nous en est resté est encore tout rempli des merveilleux récits qu'ils nous en ont faits. Hérodote prétend qu'elle formait un carré de 22 kilomètres (14 milles) par 88 kilomètres (56 milles). Diodore prétend, au contraire, qu'elle n'avait que 360 stades ou 66 kilomètres (41 milles) de circuit. Cette surface est énorme et exagérée sans doute ; dans tous les cas, hâtons-nous de dire qu'elle n'était pas toute couverte par la ville. Celle-ci s'élevait à peu près au centre de cet espace immense, et ne contenait guère que six ou sept cent mille habitants. Entre la ville proprement dite et ses murailles s'étendaient des champs cultivés qui, lui gardaient, en cas de siège, un ravitaillement toujours frais et toujours assuré.

Les murailles de Babylone ont été fameuses comme la ville même. Elles avaient 200 coudées ou 92 mètres 55 (303 pieds) de hauteur, et 23 mètres 10, 50 coudées ou 75 pieds de largeur à la base ; le sommet était encore assez vaste pour permettre à un char attelé de quatre chevaux d'y circuler à l'aise. Ces murs énormes étaient soutenus par 250 tours plus élevées encore qu'ils reliaient entre elles par le chemin naturel qu'offrait leur sommet vertigineux. Ces vastes constructions étaient en briques, formées avec la terre argileuse qu'on avait retirée en creusant les larges fossés qui en protégeaient la base et dans lesquels on avait amené les eaux de l'Euphrate. A mesure qu'on creusait les fossés, on convertissait la terre

en briques, qu'on faisait cuire dans des fourneaux, et l'on se servait, pour ciment, du bitume chaud tiré de la rivière qui se jette dans l'Euphrate. De loin en loin, des lits de roseaux entrelacés consolidaient tout l'ouvrage. Ces murs, comme exécution, n'ont de remarquable que leurs proportions ; rien de plus simple que d'élever de pareilles masses, pourvu qu'on ait les bras nécessaires : il n'y a là encore ni science ni calcul.

Pour franchir l'Euphrate qui traversait la ville et la séparait des vastes campagnes, au centre desquelles était située la cité, s'élevait un pont célèbre. Ce pont avait 3,000 pieds de long (925 mètres, 30 de large (8 mètres 24), et était jeté sur des piles placées à 12 pieds seulement les unes des autres. (1) Ce pont était recouvert de planches de cyprès et de cèdre, et aux extrémités s'élevaient deux palais très élevés qu'un passage souterrain réunissait l'un à l'autre. Suivant Diodore, les pierres de ce pont étaient assujetties par des crampons de fer, et leurs jointures soudées avec du plomb fondu.

A la partie orientale de la ville se dressait le temple de Bélus dont la tour, haute de 204 mètres, (670 pied-) et large de 185 mètres (607 pieds) à la base, avait la forme d'une gigantesque pyramide, à huit gradins, renfermant des trésors inouis. On montait au sommet par une rampe en spirale ; chaque étage était de couleur différente : blanc, noir, rouge, bleu, orange, argenté et doré. Pais le petit temple qui surmontait l'édifice était également recouvert de lames d'or. " La masse énorme du monument, ses couleurs étincelantes, les dieux éblouissants du sommet, l'harmonieux enroulement des rampes, tout cet ensemble devait avoir une beauté spéciale qui justifierait les descriptions enthousiastes des écrivains grecs." (2)

Diodore de Sicile prétend qu'on y voyait une table en or massif, d'une valeur de 800 talents ou \$5,600,000.

Alexandre, à son entrée dans Babylone, vit les ruines de ce temple superbe, et ce conquérant, qui s'était plu jusque là à promener la mort sur son passage, enthousiasmé par l'aspect imposant qu'of-

(1) Strabon.

(2) Gustave Lebon. Les premières civilisations.

fraient ces restes magnifiques, entreprit de le reconstruire. 10,000 hommes furent employés à ce travail, mais quand le célèbre monarque vint au bout de huit mois visiter le chantier, il s'aperçut que cette armée d'ouvriers n'avait encore pu, au bout de ce temps, qu'enlever une partie des débris qui encombraient la base du temple. Effrayé de l'énormité de la tâche qu'il avait entreprise, le grand roi découragé dut s'avouer vaincu, et abandonna son projet.

A l'occident de la ville, et faisant face au temple de Bélus dont il était le pendant, s'élevait le palais royal avec ses 423 pieds de haut et ses 40 stades ou 7 kilom. de tour (4 $\frac{1}{2}$  mille). Il appartenait à la citadelle près de laquelle s'élevaient les fameux jardins suspendus. Ceux-ci formaient un carré de 420 pieds, (123 m) de côté et étaient appuyés sur des murailles de 22 pieds de haut et de 21 d'épaisseur, (6 m. 80) construits à 10 pieds, (3 m. 08) l'un de l'autre. Ces murs étaient réunis entre eux par des blocs de pierre de 16 pieds, (4 m. 95) de long et de 5 pieds (1 m. 23) d'épaisseur, allant du sommet d'un mur à l'autre. Ce plafond était recouvert d'un lit de bitume et celui-ci de feuilles de plomb, pour empêcher l'infiltration des eaux. Enfin venait une couche de terre assez épaisse pour que des arbres de huit coudées, 12 pieds de circonférence à la base et de 50 pieds de haut pussent y pousser. (1)

Il ne reste plus aujourd'hui que quelques traces de ces jardins ; il n'existaient n'ême déjà plus, au temps où Diodore visitait Babylone, environ 50 ans avant J. C. Il y a tout lieu de croire qu'à cette occasion encore les anciens auteurs qui en ont parlé, d'après les seules traditions, ont dû en exagérer l'importance.

Aujourd'hui sur une étendue de dix-huit lieues, la ville qui fut la reine de l'Orient n'est plus qu'un amoncellement de ruines et de décombres impraticables. Tous les édifices de Babylone formaient des parallélogrammes ; toutes les lignes y étaient droites, tous les angles droits. Pas de colonnes, pas de courbes, de combinaisons gracieuses ; seulement des constructions énormes, émaillées de briques de couleur.

Telle était cette cité superbe vantée par tous les poètes de l'antiquité et dont le prophète Daniel faisait dire à Nabucodonosor : "N'est-ce pas là cette Babylone, dont j'ai fait le siège de mon empire, que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire." Et pourtant, elle devait s'écrouler avec ses rivales sous la malédiction du Tout-Puissant, qui lui faisait ainsi annoncer sa ruine par la bouche de Jérémie :

" Cette nuit là, un grand cri s'éleva de Babylone, un bruit de ruines et de débris retentit du pays de la Chaldée, car le Seigneur a ruiné Babylone et fait cesser les voix confuses de son grand peuple. C'est ainsi que Babylone est tombée, et elle ne se relèvera plus et elle sera réduite en monceaux, ses palais serviront de retraite aux bêtes féroces, elle ne sera plus habitée ni rebâtie par la suite des siècles, personne n'y demeurera plus."

La parole du prophète s'est accomplie à la lettre, et nulle puissance humaine ne serait capable en effet de relever de ses ruines cette cité fameuse.

Quittons maintenant ces rives éplorées de l'Euphrate et transportons-nous sur celles non moins désolées du Tigre, et après avoir visité les ruines de celle qui fut la superbe Babylone, allons saluer les débris de celle qui fut sa rivale en splendeur et en gloire.

P. COLONNIER.

(A suivre)

## UNE RÉFLEXION

Jusqu'à quelle perfection morale l'homme n'irait-il pas s'il mettait à éviter les fautes le quart des efforts qu'il déploie pour en esquiver les suites et les conséquences ! Malheureusement il détruit en une heure son innocence, son honneur, sa réputation, et il lui faut des années pour en recueillir les débris. Heureux lorsqu'il ne jette pas le manche après la cognée, et ne renonce pas à se réhabiliter devant Dieu et devant les hommes

JEAN GRANGE

(1) Quinte Curce.

## NOS HÉROÏQUES POMPIERS



Il y a longtemps que je voulais offrir un hommage de respectueuse admiration à ces braves gens. Si je ne l'ai fait plutôt, c'est que j'aurais craint d'être importun. Cette crainte a disparu depuis la conversation que j'ai eue, il y a quelque temps, avec un de ces frondeurs qui se figurent que rien de bien n'existe en dehors de chez eux.

Je connaissais déjà bien des étrangers qui, arrivant à Montréal, sont surpris d'y trouver des rues horizontales tout comme à Paris, etc... Mais je ne croyais pas que la jalousie de clocher pût exister au Canada, surtout quand il s'agit de nos héroïques pompiers, qu'ils soient de Montréal, Québec, Ottawa, Toronto ou ailleurs. Pour moi, je les salue indistinctement, comme je salue un soldat, à quelque corps qu'il appartienne.

Mais revenons à la cause qui fait le sujet de cet article.

Je me promenais dernièrement avec un gros et riche canayen, lequel fort heureusement n'est pas d'ici, de Montréal. Ce sont ses paroles... Une alarme de feu fut sonnée, et notre incomparable brigade était rendue sur le lieu du sinistre avec la rapidité de l'éclair.—Chez nous, me dit notre homme, ça va bien plus vite qu'ici.

Partant de là, il cassa du sucre sur la tête de toute la brigade, qu'il trouvait inférieure à celle de chez lui. Je le laissais dire, sachant qu'on ne gagne jamais rien avec les jaloux et les imbéciles.

Quand il eut fini de se dégorger, je lui dis à mon tour :

—Je n'essayerai certainement pas de vous contredire, mais si vous avez des choses spéciales dans votre brigade, celle de Montréal en a aussi.

—Citez m'en une, me dit-il.

—Dernièrement, lui dis-je, la brigade entière avait été sur pied toute la nuit, ayant dû, à plusieurs reprises, combattre différents incendies. Épuisés de fatigue, hommes et chevaux allaient se livrer à un repos bien mérité, quand une nouvelle alarme sonna... En un clin d'œil, hommes et chevaux étaient de nouveau prêts à partir, mais un pompier manquait à son poste. S'en étant aperçu d'un coup d'œil, un cheval se débêla, rentra dans la station et, apercevant un pompier harassé de fatigue, qui dormait dans un coin, il le cueillit délicatement entre ses dents par sa ceinture et le déposa dans la voiture. Le cheval vint se réateler, et la brigade partit. Ce retard avait duré vingt-cinq secondes.

—Ça bat quatre as, s'écria notre homme ahuri, et nous n'avons pas ça, chez nous. J'en parlerai. En attendant, me dit-il, ça vaut bien un coup.

Et nous entrâmes prendre un verre de vin à la santé de la brigade de Montréal.

Oui, elle mérite santé, bonheur, prospérité, encouragement, admiration, notre brave et vaillante brigade.

En effet, pour moi, quand je la vois passer je me découvre respectueusement, car elle me rappelle les légions romaines passant devant César : *Morituri te salutant !*

Oui, saluons les tous, car ils vont chaque instant à la mort pour sauver nos existences, celles de ceux qui nous sont chères : nos enfants, nos mères, nos femmes !

Voilà pourquoi, ô femmes ! ô braves canadiennes ! ô Montréalaises ! vous dont le cœur est parfumé de bonté, de générosité, de patriotisme, vous devriez broder, de vos doigts de fées, une bannière sur laquelle on écrirait en lettres d'or le nom des héroïques victimes de la brigade de Montréal.

Brodée, présentée par vous, cette bannière lui porterait bonheur et servirait de palladium à vos foyers.

*Saint-P. Labat*

## LA GUÉRISON DE LA DIPHTÉRIE

(Voir gravures)

Les mères de famille du monde civilisé tout entier ont tressailli de joie à la nouvelle, venue de France, qu'un mal terrible, impitoyable, dont le nom seul répand la terreur, venait enfin d'être dompté.

Pour être juste, il convient de partager l'honneur de cette inappréciable conquête entre divers savants qui, poursuivant les mêmes travaux, s'efforcent d'agrandir le domaine ouvert à la science et à l'humanité par le génie de Pasteur. MM. Ch. R.chet et Héricourt ont été des premiers à recourir aux injections sous-cutanées de sang d'animaux vaccinés contre une maladie ou réputés indemnes, dans le but de prévenir le développement de cette maladie ou d'en enrayer les progrès. La sérothérapie est, en grande partie, leur œuvre. M. Behring, le premier, a proclamé les propriétés du sérum antidiphthérique, et M. Aronson, de Berlin, les a expérimentées avec succès au moment même où MM. Roux et Martin obtenaient à Paris, dans le service de M. Chaillos, à l'hôpital des Enfants-Malades, les résultats extraordinaires qui ont tant ému le public.

La méthode est fort simple en elle-même mais il fallut pour l'établir un labeur et une constance dont nous ne pouvons même indiquer l'étendue. Rappelons que la diphthérie est produite par un parasite ou plutôt par le poison, la toxine, que sécrète ce parasite dénommé bacille de Kieda-Löffler, du nom des savants qui ont découvert et spécialisé cet infiniment petit parmi les plus malfaisants des microorganismes contre lesquels la vie de l'homme n'est qu'un long combat. On isole ce bacille dans un milieu approprié ; on favorise son développement en lui donnant une nourriture de son choix ; puis, quand il a largement satisfait au précepte : Croissez et multipliez, on le sépare de son 'bouillon de culture' au moyen de la bougie Chamberland. Comparé à ce bouillon, le poison des Borgia n'était qu'un innocent breuvage ; nous avons la une solution concentrée de toxine diphthérique : quelques milligrammes injectés sous la peau ont raison d'un cobaye de 500 grammes en quarante-huit heures. Heureusement l'on sait, depuis Pasteur, l'art d'atténuer la virulence de ces poisons organiques et d'asservir leur terrible pouvoir de destruction à des actes de préservation. Dans ce cas particulier de la diphthérie, la toxine, prudemment administrée à des animaux en fait autant de Mithridates qui se rient des attaques du bacille de Löffler : ils sont désormais immunisés, au moins pour un certain temps. Bien plus, leur sang peut en immuniser d'autres, et c'est en cela que réside l'importante découverte de M. Roux et des savants que nous avons nommés. Il suffit donc d'intoxiquer un animal, un cheval, par exemple, de lui emprunter, par des saignées, le vaccin qui circule dans ses veines, et puis d'injecter sous la peau du malade quelques grammes de la partie liquide de ce sang, soit du sérum, pour réduire à l'impuissance le terrible microbe de la diphthérie : la toxine est neutralisée. C'est un beau débat pour la sérothérapie, elle ne s'arrêtera pas là ; le moment est proche, on peut le dire hardiment, où l'on combattra avec le même succès les autres microbes qui déciment l'humanité. Passent la fièvre typhoïde, la phthisie, le choléra, la peste, avoir disparu quand sonnera le première heure du vingtième siècle !

En attendant, pour atteindre ce but, il importe de multiplier les expériences ; il faut, d'autre part, faire bénéficier le plus grand nombre des résultats acquis : les maigres ressources de l'Institut Pasteur n'y suffisent pas. Notre confrère le *Figaro* a pris l'initiative d'une souscription publique ; nous ne saurions trop engager nos lecteurs à lui envoyer généreusement leur argent. Il y va de notre santé à tous et, bien plus, de la vie des petits êtres en qui se résument toutes nos joies dans le présent et nos espérances dans l'avenir.

DR DE L. BACHOUÉ.

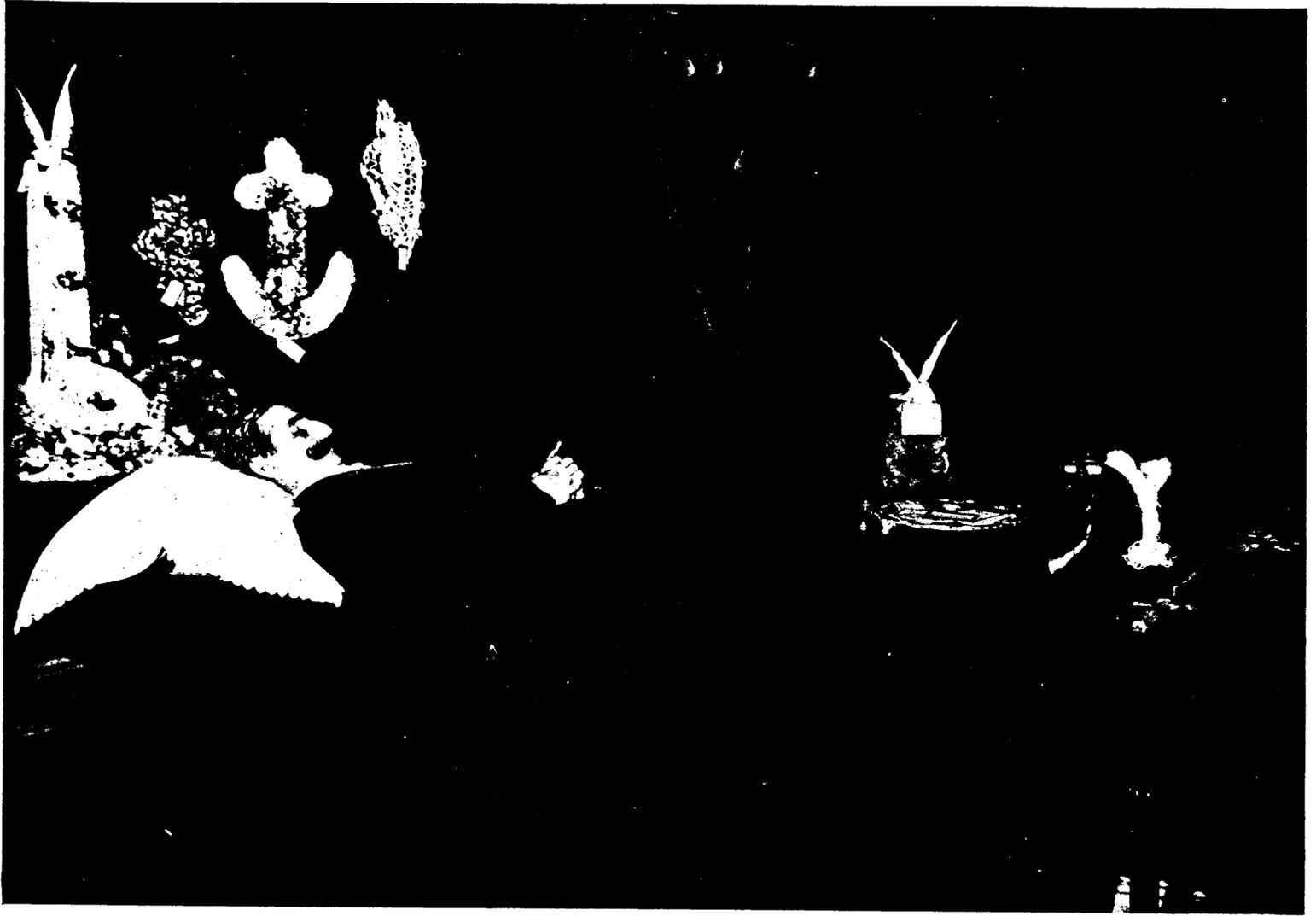
Le tout n'est pas d'être belle : il y a un art d'être jolie.—LUDOVIC HALÉVY.



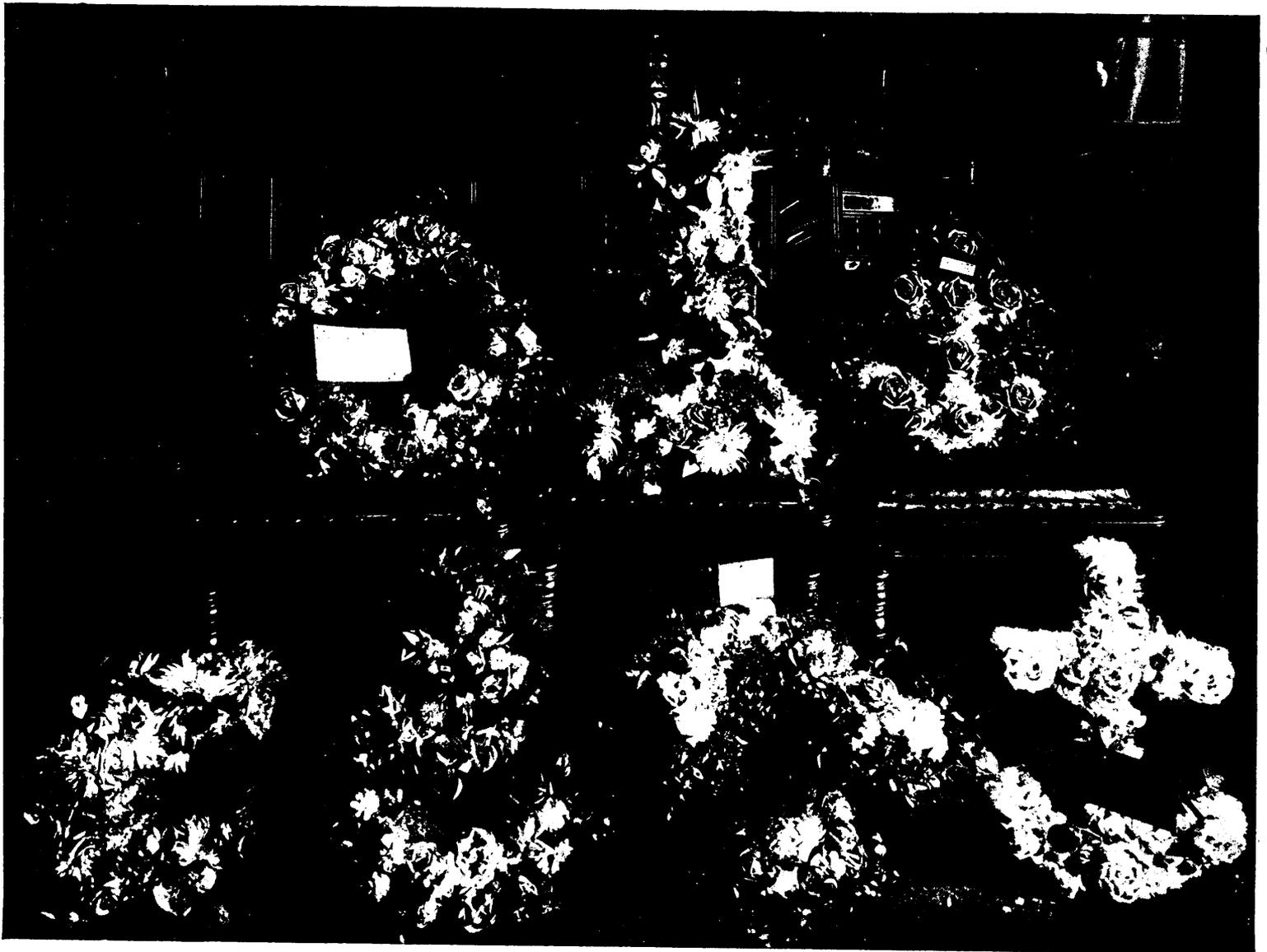
LE VACCIN DE LA DIPHTÉRIE.—LE DR ROUX INJECTANT UN CHEVAL POUR EN OBTENIR LE VACCIN



LE VACCIN DE LA DIPHTÉRIE.—L'INOCULATION



LA MORT DE M. MERCIER.—LA CHAPELLE ARDENTE



LA MORT DE M. MERCIER.—QUELQUES-UNS DES TRIBUTS FLORAUX.—Photos. J. N. Laprés



ALEXANDRE III, EMPEREUR DE RUSSIE, DÉCÉDÉ

## DE LA COUPE AUX LÈVRES

Un matin, chevauchant dans les parages de l'Opéra, je m'étais arrêté devant un magasin de curiosités et d'objets d'art, et je passais en revue les raretés de l'étalage, dont la plupart étaient pour moi de vieilles connaissances.

J'allais me retirer, quand la porte du magasin s'ouvrit, et je vis sortir qui ? mon ami Octave Darcrozel, que je n'avais pas eu l'occasion de rencontrer depuis plusieurs mois.

M'ayant aperçu, Octave vint à moi. Il semblait vivement contrarié, et je sentis trembler la main qu'il me tendait.

— Que t'est-il arrivé ? lui demandai-je. Tu as l'air tout troublé.

— Ah ! les femmes, gronda-t-il, se parlant plutôt que répondant à ma question. Fiez-vous donc à leurs serments ! Non, c'est à se briser la tête.

— Tu ne feras pas cela, dis-je, en passant mon bras sous le sien. Et, d'abord, pour t'empêcher, je m'attache à toi comme ton ombre.

— Si tu savais, continua le pauvre garçon. Il n'y a pourtant que cinq ans de cela ! J'aimais. Oui, j'aimais de toute la force d'un premier amour. J'avais rencontré aux Batignolles, où elle vivait avec sa mère, une jeune fille qui, pour ne pas la quitter, car l'excellente femme ne possédait plus qu'elle au monde, avait jusque-là repoussé toutes les propositions de mariage. Ai-je besoin de te dire que Louise Audry était jolie autant que bonne ? Le cœur, tu le sais, se plaît à parer l'adorée de tous les charmes, de toutes les grâces. J'eus l'heureuse chance de ne pas déplaire à Louise, et bientôt nous formâmes le doux projet d'unir nos destinées. Deux ou trois mois à attendre, et ce devait être chose faite.

Des circonstances inattendues en décidèrent autrement. Forcé d'entreprendre un lointain voyage, dont il était impossible de préciser le terme, je dus ajourner à mon retour le bonheur en treva. A mes regrets, l'heure des adieux venue,

Louise répondit par la promesse de m'attendre aussi longtemps qu'il le faudrait.

Comme gage de ma tendre affection, je la priai d'accepter une ravissante coupe en vieux sèvres qui me venait de ma grand'mère et à laquelle je tenais comme à la prunelle de mes yeux. Ravie de posséder un objet qui à tout moment lui parlerait de moi, Louise me jura que, quoi qu'il pût advenir, elle ne s'en séparerait jamais. Le soir même, je partais, confiant et plein d'espoir.

Après quatre années passées, comme tu le sais, au centre de l'Afrique, exilé du monde en quelque sorte, ne recevant aucunes nouvelles et n'en pouvant donner moi-même, après avoir mené à bonne fin l'exploration de contrées inconnues jusque-là, je rentrais en France.

A peine arrivé à Paris, je courus chez Louise, à qui j'avais télégraphié de Marseille ; mais, hélas ! une cruelle déception m'attendait. La maison qu'elle habitait avait été emportée par le percement d'une rue nouvelle. Personne ne savait où sa mère et elle étaient allées se fixer, et toutes mes recherches pour les découvrir demeurèrent infructueuses.

Et des mois se sont écoulés sans apporter aucun changement à ma triste situation.

Or, ce matin, en quête d'un cadeau pour ma sœur dont c'est après-demain la fête, le hasard me fait entrer dans le magasin de curiosités devant lequel nous nous sommes rencontrés.

J'examine d'abord les bibelots de toute sorte exposés dans la montre : des bijoux anciens, des émaux, des ivoires, des faïences, de coquettes miniatures, des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie. Puis le commis me met en main de gentilles figurines de Saxe, recommande à mon attention des vases de Chine, des bronzes du Japon, des meubles de style.

Tout en marchandant, je vais et viens dans le magasin, promenant mes regards de part et d'autre, furetant de ci, de là, pour trouver quelque chose qui sorte de l'ordinaire. J'arrive ainsi devant une vitrine fermée, près de laquelle est assise une jeune fille occupée à broder, et, à la hauteur de mes yeux,

qu'aperçois-je soudain à travers la glace ? La coupe de vieux Sèvres que j'avais donnée à Louise ! Oai, cette coupe dans laquelle d'autres pouvaient ne voir qu'un joli vide-poche, mais qui avait pour moi une signification particulière.

D'abord, je voulais douter. Mais non, je ne pouvais m'y tromper, car j'en savais par cœur les moindres détails. C'était elle, la précieuse coupe, avec sa guirlande de fleurs finement peintes qui lui faisait à l'extérieur, entre deux filets d'or, une gracieuse couronne où se répétaient, dans une harmonieuse alternance, ici une superbe rose entourée de boutons et de feuillage, là une touffe de mignonnes fleurettes rouges et bleues ; c'était elle, avec les oves en feston qui en doraiement le bord à l'intérieur. Et c'était bien aussi la monture artistique que je lui connaissais : sous sa base brillante, un cercle de bronze doré d'un travail exquis, s'appuyant sur trois pieds qui figurent des têtes d'animaux émergeant d'un feuillage ciselé de main de maître.

Comprends-tu ma surprise, faisant bientôt place à l'indignation ? Ce trésor, un lambeau de mon cœur, chez un marchand. Au mépris de son serment, l'oublieuse l'avait vendu ! Oh ! femmes, toutes et toujours pareilles, vous n'êtes qu'inconstance et mensonge !

Comme tu dois le croire, je n'ai eu qu'une pensée : racheter ma pauvre coupe. J'en demandai le prix au commis.

— Ah ! pour les objets précieux qui sont là, monsieur, me répondit-il, c'est avec la patronne, Mme Brunand, en ce moment sortie, qu'il faut s'entendre, à moins, que mademoiselle n'ait des instructions.

— Non, dit la jeune fille à la broderie en levant vers moi la tête. Je n'ai même pas le clef de cette vitrine, maman s'étant réservé la vente de ce qu'elle contient. Mais je sais que maman rentrera vers six heures. Si monsieur veut bien repasser.

— C'est entendu, ai-je dit, je reviendrai.

— Eh bien, mon cher Octave, appuyai-je, nous reviendrons tous les deux, puisque je ne te quitte pas.

A six heures, Octave et moi, nous arrivions. Il entra seul, et je l'attendis en me promenant aux abords du magasin. L'attente fut longue : près d'une heure.

[L'affaire, sans doute, ne marchait pas comme sur des roulettes.

Enfin, mon ami sortit. Il était radieux.

— Eh bien, demandai-je, tu as ta coupe ?

— Oai... non... Je veux dire que je l'ai, sans l'avoir. Ah ! mon cher, je ne sais plus ce que je dis : je suis si troublé, si heureux ! Ah ! vois-tu, les femmes sont des anges. Tu ne comprends pas ?

— Je t'avoue que... .

— Figure-toi qu'en arrivant, je suis reçu par la fillette, qui me dit :

— Justement, monsieur, maman vient de rentrer.

Je m'avance vers le fond de la boutique, d'où je vois dans l'ombre une femme venir à moi.

Madame, dis-je, j'ai aperçu dans votre vitrine un objet que je serais disposé à acheter.

— Oai, je sais, la coupe de vieux sèvres. Désolée, monsieur, mais cette coupe n'est pas à vendre. Elle n'est ici qu'à titre de dépôt ; une seule personne serait en droit de la réclamer.

— Et qui vous dit, madame, que je ne sois pas cette personne-là ?

A ce moment, le commis allumait le gaz, et nous nous trouvâmes tout à coup en pleine lumière.

— Louise !

— Octave !

Cette reconnaissance inattendue devait amener des explications. Louise me les a franchement données.

Lors de leur déménagement, Mme Audry et sa fille avaient quitté les Batignolles pour descendre dans Paris. Peu de temps après, complètement ruinée tout à coup par une catastrophe financière qui a fait grand bruit, Mme Audry était emportée par la maladie et le chagrin.

Désespérée, sans nouvelles de moi, Louise était à bout de forces et de ressources. Un vieil ami de sa mère, M. Brunand, le marchand de curiosités, fut sa providence. Resté veuf, à plus de soix-

ante ans, avec une petite fille sur les bras, il se sentait décliner rapidement.

Voulant assurer un soutien à l'enfant et connaissant le cœur de Louise, il lui offrit son nom, sa maison, et, pendant les six mois qu'il vécut encore, il put croire réellement qu'il avait deux fi les.

Voilà comment Louise, devenue Mme Brunand, se trouve mère sans l'avoir été, comment la coupe du souvenir est toujours restée entre ses mains, et comment j'ai le plaisir de t'annoncer un prochain mariage, où j'espère que tu voudras bien figurer comme témoin.

— Certes ! Trop heureux d'avoir ainsi la preuve qu'il n'y a pas toujours aussi loin qu'on le croit de la coupe aux lèvres.

ROBERT HYENNE.

PETIT SOLDAT



U large de la grande mer, le bateau filait, majestueux, emportant les soldats de la France.

Sar le pont, le lieutenant Henri Valmor, de l'infanterie de marine, se promenait l'air furieux, ce jour-là, en fumant son cigare à coups précipités.

— Ce diable de Tonkin, on n'y arriverait donc jamais... Vingt-cinq douzaines de pipes !... déjà trente jours de traversée... je vous demande un peu !... pas de raisons pour que ça finisse.

— Pardon, mon lieutenant, me voici.

— Ah !... c'est toi... tu t'appelles Vigneron ?

— Oui, mon lieutenant, Jacques Vigneron.

— Et tu es de la Creuse ?

— Oui, mon lieutenant.

— Ah !... très bien... et... sais-tu pourquoi je t'ai fait demander ?

— Non, mon lieutenant.

— Ah !... eh bien ! c'est pour te dire que je sais de la Creuse, moi aussi... Et que faisais-tu chez toi ?

— Je travaillais not' bien, mon lieutenant.

— Ah !... très bien !... très bien !... et tu ne t'ennuies pas, au moins, au régiment ?

Le petit soldat sentit comme une envie de pleurer qui l'étreignait à la gorge et balbutia :

— Dame ! mon lieutenant, la vieille mère... le pays... Et puis, pourquoi qu'on nous envoie là-bas !

Valmor redressa sa haute taille :

— Alors, comme ça, ça t'embête d'aller au Tonkin ?... je le vois bien, que diable !... qu'est-ce qui m'a fiché un gars comme ça ?... Ecoute, reprit-il gravement, là où est le drapeau, c'est le pays, c'est la France... As-tu compris ?

— Oui, mon lieutenant.

— Et te battras-tu bien, au moins ?

— Oh ! oui ! mon lieutenant.

Et le petit soldat eut un éclair dans les yeux.

— C'est bien ! va !

Il s'éloignait, Valmor le rappela.

— Et... tu sais... mon garçon... viens me dire bonjour de temps en temps... nous causeons... et puis, ne t'ennuie pas... c'est bête... Allons, va, maintenant.

\* \*

Valmor avait tracé son chemin à coups de sabre. Adoré de ses hommes, qui aimaient sa brusquerie, sa bonté, sa justice ; intelligent, comprenant admirablement la guerre des colonies ; c'était un type militaire complet. Il remarqua pendant la traversée Jacques Vigneron, arrivé au régiment depuis un mois. Il vit cette petite figure pâle, ces grands yeux francs et doux dont le regard errait parfois tristement sur la grande mer, vers la France disparue. Il s'informa, intéressé, apprit que ce soldat était un compatriote et s'attacha à lui, tout naturellement, par ce besoin qu'éprouve la force de protéger la faiblesse.

Valmor n'avait qu'un défaut. Brave soldat, il n'était pas bon chrétien, oh ! ni impie, ni incrédule, mais indifférent : la vie de garnison l'avait gâté.

Jacques Vigneron, lui, n'avait pas eu le temps de subir cette influence ; élevé pieusement par sa mère, il accomplissait simplement, sans forfanterie, ses devoirs de chrétien... Au reste, soldat exemplaire, aimé de ses chefs, et brave, malgré son air timide.

\* \*

Au Tonkin, à l'ambulance. Jacques Vigneron est là, étenda sur son lit. La Sœur spongie doucement son pauvre front mouillé. C'est Valmor qui entre.

— Eh bien ! ma Sœur ?

— Mon lieutenant, ce sera bientôt fini... je crois...

— Ah ! diable !... que dites-vous là ?...

— Oui, mon lieutenant, monsieur le major n'a pu extraire la balle, et...

— Eh bien ! Jacques, me reconnais-tu ?

— Oh ! oui, mon lieutenant.

— Il faut guérir, voyons !...

Le blessé secoua la tête.

— Aussi, je te demande pourquoi es-tu venu te mettre juste devant moi au moment où l'autre m'ajustait ?

Cela était dit avec une brusquerie apparente qui cachait mal l'émotion.

Jacques regarda Valmor :

— Au catéchisme, mon lieutenant, marmara-t il, on nous enseignait de se dévouer pour son prochain... Et puis... vous... mon lieutenant, si bon pour moi... Pauvre mère !...

Le lendemain, en terre annamite, au grand soleil d'Asie, on creusa sa tombe.

Quand le cercueil descendit dans la fosse, les soldats présentèrent les armes, et le drapeau de la France s'inclina, bénissant.

Et Valmor se souvint. Pendant que l'aumônier récitait les dernières prières, sa pensée l'emporta. Il se vit dans les rizières... son sabre brisé... le revolver au poing, brûlant ses dernières cartouches... Un Pavillon-Noir le mettait en joue. Soudain, une poitrine se dressait devant sa poitrine, recevait la balle à lui destinée, en même temps qu'une voix bien connue criait : " Vive la France, mon lieutenant ! "

Oh ! ce dévouement !...

Alors, sur la terre fraîchement remuée, devant ses soldats debout sous les armes, Valmor, d'un grand signe de croix, marqua son front et sa poitrine, — cette poitrine qu'avait préservée celle du petit soldat...

Et une larme roula sur son visage bronzé...

PIERRE ROBERT.

LE RAYON DE SOLEIL

Un matin, un rayon de soleil entra dans ma chambre.

C'était un joli rayon de soleil, gai, leste et pimpant, un peu frêle et ténu, mais délicat et luisant, et affectant des allures très cavalières.

Hardiment il avait pénétré à travers les fentes des rideaux, et, d'un bond preste, sauté sur le tapis, où il se mit à cabrioler avec fantaisie. Mais, s'ennuyant bientôt, il s'élança de-ci de-là, capricieusement, alla caresser des rondeurs de choses, se laissa glisser le long d'arêtes vives, s'accrocha à des pointes et des saillies, s'amusant à se promener partout, se regardant dans mon miroir, se cachant sournoisement dans des recoins.

Et il poursuivit sa course folâtre, vagabondant à l'étonnément de tous côtés, sans prêter d'attention à ma présence, en coquet et fringant petit rayon de soleil qu'il était.

Et je m'amusais à le regarder, quand il me vint à l'idée de l'emprisonner pour qu'il ne pût s'envoler, pour que je l'eusse toujours à ma disposition, prêt à le faire s'ébattre joyeusement sous mes yeux aux heures de brume et de tristesse.

Car les rayons de soleil viennent rarement danser et cavalcader dans ma chambre. Et, d'ailleurs,

celui-là était le plus joli rayon de soleil que j'eusse jamais vu.

Alors je pris un flacon de cristal et j'essayai d'attraper le rayon et de l'enfermer dans ce flacon. Mais à peine étendais je la main pour le saisir qu'il s'échappait furtivement, bondissait à l'extrémité de la chambre, en haut, en bas, à droite, à gauche, voletait partout avec de si prestes gambades que je ne pouvais le suivre. Et, de temps en temps, pour me narguer, il venait se poser sur mon bras ou même sur ma paupière et s'esquiva aussitôt.

Enfin, soit qu'il y eût mis de la bonne volonté, soit que je fasse vraiment arrivé à le surprendre, il se laissa atteindre. Je parvins à le cueillir au vol et je l'enfermai dans le flacon de cristal que je serrai précieusement.

Et, un jour que j'étais morose et soucieux, pour m'égayer, la pensée me vint de délivrer mon joli rayon de soleil et de le faire gambader joyeusement devant mes yeux.

Et j'ouvris le flacon de cristal.

Mais le flacon était vide.

LÉON GANDILOT.

LE VICE-ROI DE CHINE

On annonce que, sur sa demande, Li Hong-Tchang a été investi du commandement en chef des opérations militaires. Le vice-roi a établi son quartier-général à La-Tai, près de Kai Ping.

Li Hong-Tchang, né le 16 février 1823, dans la province de Ngan-Hoei, était le fils d'un pauvre lettré. Il se fit remarquer au moment de la révolte des Taïpings en se mettant à la tête d'une petite troupe et en combattant les insurgés. Sa conduite lui valut les fonctions de secrétaire du commandant militaire des provinces de Kouang-Toung.



LI-HONG-TCHANG, vice-roi de Chine

En 1861, l'appui du marquis de Tseng fit obtenir à Li-Hong-Tchang le poste de gouverneur de Sse-Tchuen, qu'il reprit aux Taïpings. Il reçut, à l'occasion de ce fait d'armes, le titre honorifique de gouverneur du prince impérial et la noblesse de troisième rang.

Dès lors, son influence ne fit qu'augmenter, et successivement il devint haut commissaire chargé de la défense des marches frontières, surintendant du commerce, membre du conseil privé, et enfin vice roi du Petchili.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Une chambre de malade doit, autant que possible, être dégarnie de tout meuble qui n'a pas son utilité directe pour le malade. On a toujours trop de meubles, et rarement assez de place. Une propreté scrupuleuse doit y régner, et, si l'on peut avoir une pièce contiguë de telle façon que l'une des chambres puisse être largement aérée pendant les heures où l'autre sera occupée par le malade, on aura réalisé ce que l'hygiène est en droit de réclamer.



## M. E. B. HOLT

C'est avec plaisir que nous donnons, cette semaine, le portrait de M. E. B. Holt, autrefois de Québec, et maintenant d'Ostawa.

M. Holt est un joueur d'échecs de premier ordre et s'est acquis de la gloire sur plus d'un champ de bataille.

Il est né à Québec, en 1840, et jeune encore il prit beaucoup de goût aux échecs, mais il n'eut jamais aucune instruction, ayant acquis ses connaissances du jeu principalement par l'observation des parties des autres, surtout de celles de son frère, alors membre de la société légale Holt et Irvine.

M. Holt prit une part active dans le club d'échecs de Québec, vers l'an 1870. En 1872, il remporta une jolie médaille d'argent, présentée par M. Donald R. MacLeod, pour un tournoi à chances égales (*handicap*) entre les membres du club.



M. E. B. HOLT

Environ un an après, dans le même club, il gagna une table incrustée, présentée pour concurrence par M. Edwin Pope, un admirateur ardent du jeu, qui s'est distingué lui-même à plusieurs réunions de l'Association des Echecs du Dominion.

A la réunion de l'Association, en 1877, M. Holt arriva le troisième des onze concurrents qui se disputaient la victoire. Il prit aussi part à la rencontre de 1878, où il gagna une place honorable.

Son dernier exploit est celui dont il est le plus fier, parce qu'il fut accompli après un repos complet d'au moins douze ans, et aussi parce que plusieurs joueurs éminents lui firent l'honneur de lui disputer la première place, fut le partage qu'il obtint du premier prix avec un avocat aussi rasé aux échecs qu'il l'était dans sa profession, M. W. B. Shipley, de Philadelphie, au tournoi par correspondance (no 2) organisé par le *Saint John Globe* (N. B.), et qui vient de se terminer.

L'auteur de ces notes considère M. Holt comme un adversaire idéal, exempt qu'il est de ces défauts si communs aux joueurs ordinaires, qui consistent à tambouriner sur la table avec les doigts, agiter les pieds, témoigner d'une impatience visible pour faire remarquer à son adversaire que c'est à son tour de jouer, parler d'une manière ennuyeuse et incassante, etc. En un mot, M. Holt est le type du joueur délicat et agréable, et il en a d'autant plus de mérite que ces qualités se rencontrent rarement parmi les joueurs de notre fin de siècle.

J. W. S.

(Traduit de l'anglais.)

## FAITS SCIENTIFIQUES

**VERRE EN PAPIER.**—Une feuille de papier d'une certaine épaisseur est rendue transparente si on la trempe dans du vernis copal; quand elle est sèche on la polit avec de la pierre ponce et une couche de silicate de soude ou de potasse (verre soluble), puis on la frotte avec du sel. Par ce moyen, le papier, tout en restant transparent, prend une surface aussi unie que celle du verre.

**TONNEAUX.**—Un Américain vient de fabriquer des tonneaux en papier pour la bière. Le papier, réduit en pâte et mêlé avec une herbe fibreuse triturée, est comprimé fortement et versé dans un moule. A leur sortie de la forme, les tonneaux sont enduits d'une matière particulière qui leur donne l'apparence et le vernis de la porcelaine. On peut ainsi les nettoyer facilement.

**LES FEUX DES PHARMACIENS.**—Tout le monde connaît ces énormes bouteilles, rouges, bleues, vertes, qui ornent la devanture des pharmaciens et qui, le soir, projettent sur les trottoirs et les passants de grandes taches multicolores. Les liquides rouges-jaunâtres renferment du bichromate de potasse, les jaunes du chromate de potasse, les bleus du sulfate de cuivre additionné d'ammoniaque.

**QU'APPELLE-T-ON LE SOLEIL DE MINUIT ? A QUOI EST DU CE PHÉNOMÈNE ?**—Lorsque le soleil est arrivé à son plus grand éloignement de l'équateur, il paraît pendant quelques jours y être stationnaire. Pour cette raison on a donné le nom de *solstice* (*sol*, soleil; *stare*, s'arrêter) à chacun des points de l'écliptique où se trouve alors le soleil; l'un est le *solstice d'été* (22 juin) lorsque le soleil semble franchir le tropique du Cancer; l'autre, le *solstice d'hiver* (22 décembre) lorsqu'il semble traverser le tropique du Capricorne. Ce soleil qui reste alors au dessus de l'horizon est appelé *soleil de minuit*.

Le phénomène est dû à la réfraction. La durée du jour se trouve augmentée par le relèvement du soleil et celle de la nuit se trouve diminuée en conséquence. C'est ainsi qu'à Paris le plus long jour de l'année est de 16 heures 7 minutes et le jour le plus court de 8 heures 11 minutes, au lieu de 15 heures 58 minutes et 8 heures 2 minutes, durée astronomique. On voit que les jours, à Paris, sont augmentés de 9 minutes par cette influence à l'époque des solstices; ils le sont seulement de 7 minutes, aux équinoxes.

Au pôle boréal, le soleil paraît dans le plan de l'horizon, non pas lorsqu'il arrive à l'équinoxe du printemps, mais lorsque sa déclinaison boréale n'est plus que d'environ 33 minutes, il reste alors visible jusqu'à l'époque où, ayant passé à l'équinoxe d'automne il a repris une déclinaison australe supérieure à 33 minutes. Au lieu de durer six mois, la nuit dure trois mois à peine et il y a trois mois de crépuscule. A partir de la latitude de Paris, il n'y a déjà plus de nuit complète au solstice d'été, parce que le soleil ne descend alors qu'à 17° 42' au dessous de notre horizon et qu'il éclaire encore à minuit les hauteurs de l'atmosphère, au nord. A la latitude de Saint-Petersbourg on voit encore parfaitement clair; un peu plus loin au nord, le soleil ne se couche pas du tout ce jour-là et on le voit à minuit glissant au dessus de l'horizon du nord.

**COMMENT DEVIENT-ON GAUCHER.**—Une question intéressante vient d'être remise sur le tapis: Comment devient-on gaucher? Pourquoi y a-t-il des gauchers? Les opinions sont très partagées: les uns croient qu'on devient gaucher on a été porté sur le bras gauche de sa nourrice. Alors, l'enfant n'a de libre que le bras gauche, c'est du bras gauche qu'il prend l'habitude de se servir, il *devient* gaucher. On a répondu qu'en ce cas tous les enfants élevés par une même femme ayant l'habitude de porter sur le bras gauche seraient gauchers. De plus, si cette explication était la vraie, on ne devrait pas trouver de gauchers dans les pays—et ils sont nombreux—où les femmes ne tiennent jamais leurs enfants sur les bras. Or, il y a des gauchers chez tous les peuples, même chez les Zoulous!

Dans les premiers jours de sa vie, l'enfant n'est ni gaucher, ni droitier: il fait aller ses petites mains aussi bien l'une que l'autre. Puis, au bout de quelque temps, c'est de la main droite que le petit se sert de préférence. Dans certains cas seulement, c'est la main gauche qu'il emploie le plus souvent. Il est manifeste que cet usage prédominant de la main droite chez les enfants résulte avant tout d'une tendance héréditaire. Nos ascendants depuis un nombre considérable de générations ont été droitiers, nous sommes droitiers par cela seul. Mais chaque disposition d'esprit, chaque habitude du corps a sa raison d'être dans le mécanisme intime des cellules qui le composent. Nous ne saurons probablement jamais la raison anatomique profonde qui fait les gauchers. Mais ce n'est pas avancer une chose déraisonnable, dit M. Pouchet, que d'imaginer que cela dépend d'une répartition inégale des cellules nerveuses des deux côtés du cerveau, laquelle entraîne par suite l'usage plus habituel du membre droit. Et de même qu'on voit naître de temps à autre des individus qui ont ce qu'on appelle une inversion des visères, avec le cœur à droite et le foie à gauche, sans d'ailleurs s'en porter plus mal, de même on comprend que parfois un enfant vienne au monde avec une répartition de ses cellules nerveuses dans les deux moitiés du cerveau inverse de ce qu'elle est d'habitude.

L'enfant dans ce cas naît gaucher; et il restera gaucher à moins qu'une forte gymnastique cérébrale, volontaire ou imposée, n'intervienne pour corriger sa déféctuosité originelle et n'arrive à créer en quelque sorte en lui par l'habitude une autre nature.

## PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

## LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois d'OCTOBRE, qui a eu lieu samedi, le 3 courant, a donné le résultat suivant:

1er prix	No.	29,100....	\$50.00
2e prix	No.	18,293....	25.00
3e prix	No.	17,926....	15.00
4e prix	No.	27,911....	10.00
5e prix	No.	7,857....	5.00
6e prix	No.	19,438....	4.00
7e prix	No.	8,677....	3.00
8e prix	No.	39,477....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun:

512	6,484	12,435	18,503	25,462	33,243
763	6,637	12,565	19,309	26,924	34,751
817	6,879	12,964	19,611	27,137	35,500
943	7,823	13,144	20,630	28,216	35,846
1,244	7,834	14,138	21,248	28,445	36,721
1,325	7,893	14,345	21,534	28,784	37,327
2,142	8,362	14,672	21,672	29,219	37,475
2,838	8,624	14,849	22,798	29,796	37,503
3,577	8,628	15,524	22,890	29,815	37,845
4,244	9,329	15,530	23,451	30,368	37,972
4,302	9,515	15,808	24,127	30,695	38,211
4,514	9,541	16,321	24,330	31,342	38,770
4,892	10,577	17,170	24,348	32,413	39,892
5,544	11,415	17,894	24,502	32,891	39,979
6,348	11,729				

**N. B.**—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'OCTOBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint Jean, Québec.

Vous trouverez à la librairie Ste-Henriette, un assortiment varié et choisi de tapisseries (papier de tenture). Il y en a de tous les prix et de tous les goûts. G.-A. & W. Darnot, 1826, rue Ste-Catherine.

CHOSSES ET AUTRES

—Une livre de laine de brebis peut produire jusqu'à une verge de drap.

La récolte du blé au Texas est évaluée, cette année, à 6,000,000 de minots.

—Dans le monde entier il se consomme, par année, quinze millions de tonnes de bœuf et de mouton.

—L'empereur d'Allemagne reçoit de l'Etat un salaire de \$3,851,000 par année, juste le double de celui de la reine Victoria.

—La récolte des pommes de terre est à peu près nulle, cette année, dans les environs de Québec. Par contre, le comté de Rimouski et la Gaspésie ont des récoltes splendides.

—On suggère aux boulangers de manier leurs porteurs d'une corbeille pour transporter le pain de la voiture à la maison du client. La propreté y gagnerait.

—De tous les présidents des Etats-Unis, Abraham Lincoln fut le plus grand et Benjamin Harrison le plus court de stature. Lincoln mesurait 6 pieds 4 pouces.

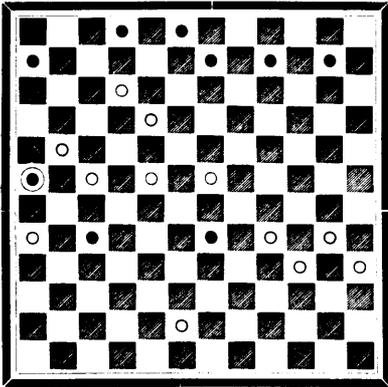
—L'île de Madagascar, qui fait parler d'elle de ce temps-ci à cause du protectorat que la France veut y établir, a mille milles de longueur, une superficie de 230 000 milles carrés et une population de quatre millions et demi d'habitants, la plupart sauvages.

—La troupe Weber et Fields joue au Théâtre Royal cette semaine. En fait de variétés et de burlesque, elle n'est pas surpassée. Outre Weber et Fields, qui sont simplement incomparables dans leur portraiture du *dutch* américanisé, et plusieurs autres spécialistes, experts en leur art, se trouvent Gilsea McIntyre et Heath, comédiens nègres, J. F. Hoey, Fathe et Simons, dialectistes musicaux, etc. Le programme est très varié.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 156

Composé par M. E. Dubuc, Montréal  
Noirs.—9 pièces



Blancs.—12 pièces  
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 154

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
45	38	33	44
50	45	39	63
67	50	44	46
52	39	34	45
68	51	45	58
59	52	58	47
53	40	48	66
54	48	29	53
40	1	18	29
1	66	gagnent.	

Solutions justes par MM. P. Duplessis, Williamsville, Conn.; N. Brochu, Lévis.



James E. Nicholson.

Presque Incroyable

Mr. Jas. E. Nicholson, Florenceville, N. B., se débat pendant sept longues années avec

UN CANCER à la LÈVRE,  
ET EST GUÉRI PAR LA

SALSEPAREILLE  
d'AYER.

Mr. Nicholson dit: "J'ai consulté des docteurs qui m'ont ordonné toutes sortes de choses, mais sans résultat; le cancer commença à

Ronger les Chairs,

et à s'étendre jusqu'au menton; et j'ai souffert le martyre pendant sept longues années. A la fin, je me décidai à prendre de la Salsepareille d'Ayer. Au bout d'une semaine ou deux j'ai remarqué une

Amélioration Sensible.

Encouragé par ce résultat, j'ai continué et un mois après la plaie sous le menton commença à se guérir. Trois mois plus tard, la lèvre commença à se guérir et, après avoir pris de la Salsepareille d'Ayer pendant six mois, la dernière trace du cancer avait disparu."

La Salsepareille d'Ayer

Seule Admise à l'Exposition Colombienne.  
Les Pilules d'Ayer régissent les Intestins.

OPERA FRANÇAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine du 5 novembre. Quatre opéras et une grande comédie

LUNDI—LE GRAND MOGOL—Opéra en trois actes. Mlle Degoyon.

MARDI—MAM'ZELLE NITOU-CHE—Opérette en quatre actes Mme Bouit.

MERCREDI—MME L'ARCHIDUC—Opéra en trois actes, Mme Bouit.

JEUDI (soirée de gala), VENDREDI et SAMEDI, la grande comédie en quatre actes d'Emile Augier et Jules Sandeau: LE GENDRE DE M. POIRIER—M. et Mme Giraud, MM. Milo, Debrigny, etc. SAMEDI SOIR—LES CLOCHES DE CORNEVILLE—Mlle Degoyon

Pris des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.  
Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame et au théâtre



CHRONIQUES, ROMANS  
ACTUALITÉS, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.  
COLLABORATEURS CÉLÈBRES  
ŒUVRES INÉDITES  
MODES M<sup>me</sup> Aline VERNON

ABONNEMENT D'ESSAI  
Cinquante centimes pour Deux mois

Banque Ville-Marie

AVIS est donné par le présent qu'un dividende de TROIS POUR CENT sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau principal de la banque, le et après Samedi, le 1er décembre prochain. Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 novembre, ces deux jours inclusivement. Par ordre du bureau de direction,

W. WEIR, Président.

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 58

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la banque, à Montréal le et après samedi le 1er DÉCEMBRE prochain. Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 novembre prochain, inclusivement. Par ordre du bureau de direction.

A. DEMARTIGNY, Dir.-Gérant

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique. Lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Saint-Guinet.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

J. EMILE VANIER  
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)  
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
187, rue St-Jacques, Royal Building  
Montréal

RENE RAVAUX

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent  
Résidence privée:  
156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin etc.—Spécialité: Adresses enluminées

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6 40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE: la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE: CHEVRIER

MUSIQUE AU RABAIS

20,000 morceaux à 10 cents au choix

MUSIQUE INSTRUMENTALE

- Menuet.....G. Jacobi
- La pluie de roses, impromptu.....C. Kelling
- Mignonnette, chanson.....G. Bachman
- Belles de nuit, valse.....Franz Hitz
- Amélie, gavotte.....R. Ellenberg
- A toi mon cœur.....Albert Jourman
- Je pense à toi, romance.....Edm. Abesser
- Caprice Louis XV.....Jules Vesseur
- Jeu d'esprit, polka.....Emile Walteufel
- Tout ou rien, polka.....Emile Walteufel
- Rêve après le bal.....Ed Broustedt
- Bébé.....Emile Walteufel
- Simple aveu, romance sans paroles. Thomé
- Petite valse.....A. Luigini-Bosquet
- Gavotte pour piano.....F.-M. de Mol
- Rococo, gavotte.....Ernest Jonas
- Loin du pays, polka.....Théophile Mahy
- Loin du bal.....Ernest Gillet
- Secret de jeune fille, madrigal. A. d'Hænen
- La Tosca, valse.....Laurence Rogert
- Les dominos bleus, polka.....E. F.
- Invitation à la gavotte.....E. Walteufel
- Pavoiné.....L. Grandjean
- Pastorale.....G. Bachman
- Sur le lac.....Otto Hegner
- Pas de matelots.....G. P. Ritter
- 2e valse de concert.....Benjamin Godard
- Les plus beaux yeux, polka.....G. Michiels
- Ivresses du bal, valse.....Emile Faveur
- La Zamaeneca, danse nationale du Chili.....Th. Ritter
- La Zingara, dan e hongroise.....G. Bohm
- Un rêve de bonheur, idylle pour piano.....H. Alberti
- Berceuse (violin).....Alfred Désève
- Ninuetto.....Gaston Lemaire
- La rose sauvage.....Edm. Abesser

MUSIQUE VOCALE

- Après de ma Mie.....C. Chaminade
- L'utilité d'un éventail, chansonnette.....Mme Emile Perronnet
- Le rossignol n'a pas encore chanté, sérénade.....Lucien Collin
- La fille du pêcheur.....Ludolf Wadman
- Abandon.....Gred Gumbert
- Quand je t'ai vue, mélodie.....G. Bremer
- La leçon d'amour, (chantée par Mlle Eugénie Tessier).....Aug. Durand
- Sonnet de voiture.....J. Duprado
- La dernière feuille.....Antony Choudens
- Une âme au ciel, mélodie.....E. Durand
- Dis moi de ton cœur la pensée, de l'Opéra-comique "l'Amour médecin".....F. Poise
- Cœur de femme.....F. du Suppré
- Viens, les gazons sont verts.....Ch. Gounod
- Nuits d'Espagne.....J. Massenet
- Chanson de "Vertinguette," du "Serment d'amour".....Audam
- Le pays des rêves, val. chantée. E. Lavigne
- Mélancolie du soir.....George Weiler
- Sérénade mélancolique.....E. Lavigne
- Venise Dort, barcarolle.....Alfred d'Hack
- Polyeucte, invitation à Vasta. Chs Gounod
- Le sais-tu?.....J. Massenet
- Pluie d'été.....Lorenzo Prince
- La gitana.....A. d'Hack
- Dors amis.....J. Massenet
- Sous l'ombrage, val. chantée. Ch Godfrey
- Toute la vie, val chantée.....J.-B. Wekedlin
- Remember, paroles françaises de Charles Bayer.....H.-P. Danks
- Si j'étais oiseau.....Ferd Hiller
- Charité (hymne).....J. Faure
- La Toussaint (lég alsacienne).....Lacome
- Vieille chans., tirée de Boccace F. VonSupp
- Aimons-nous, sérénade.....Jules Uzès
- Chanson de Nanon.....Richard Genée
- Pour un oiseau.....M. Carman

S'ADRESSER A LA

Boîte 1070 Bureau de Poste

MONTRÉAL

DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instruction. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated criminal paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, INDIANAPOLIS, IND. \* \* \* \* \*

RELIABLE!!

LAWYERS, BANKERS, Insurance Companies, Merchants or private individuals would do well to remember that the National Detective Bureau has reliable Detectives located everywhere, which enables us to do work quickly at a reasonable cost. All classes of legitimate detective work taken. If you are in need of a detective for any purpose, write to Chas. Ainsie, Supt. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Rooms 11, 12, 13, 14 and 15, 36 3/4 E. Market St., Indianapolis, Ind. \* \* \* \* \*

## LE SECRET D'UNE TOMBE

## TROISIÈME PARTIE

## LE FILS

—Pas un mot à dire sur sa conduite, qui est irréprochable. A Montlhéry comme à La Palud on ne m'a fait que des éloges d'elle ; elle est très estimée et très aimée de tous ceux qui la connaissent. Elle a un charmant caractère, l'intelligence très vive, une certaine instruction, des sentiments élevés.

—Mais c'est parfait !

—Seulement elle n'est pas heureuse et ne pourra rester longtemps encore à Montlhéry.

—Non, certes, elle n'y restera pas.

—Reboul a des emportements qui attristent la vie de sa fille adoptive ; il lui parle brutalement, grossièrement, et, stimulé par une servante appelée Clarisse qui le domine, il fait payer cher à la pauvre Georgette le bien qu'il lui a fait autrefois et le pain souvent arrosé de larmes qu'elle mange à présent dans sa maison.

—Quel misérable !

—Il arrivera fatalement que, dégoûtée, écartée, lasse de souffrir, Georgette décampera un beau matin.

La marchande à la toilette eut un sourire singulier.

—Vous m'avez dit que vous l'aviez vue, reprit-elle ; aussi jolie, aussi charmante qu'on vous l'a dit à La Palud ?

—Belle à ravir, madame Prudence, et gracieuse, et distinguée... une taille divine, une bouche adorable et des yeux comme on n'en voit pas, des yeux dont le regard pénètre jusqu'au fond du cœur ; avec cela un air réservé, modeste, de la candeur et une expression de douceur infinie. Une perle, madame Prudence, une vraie perle.

—De mieux en mieux, Forestier.

—Oh ! c'est une belle Espagnole, allez.

—Où l'avez-vous vue ?

—Dans l'auberge où je suis entré et où, à ce moment, elle se trouvait seule dans la salle du café, je me suis fait servir de la bière.

—Vous ne lui avez pas parlé ?

—Dame, ne lui point parler était difficile !...

—Vous avez eu tort, vous avez pu commettre quelque maladresse.

—Je ne crois pas ; d'ailleurs, je sais si peu de chose...

—Heureusement.

—Pourtant, madame Prudence...

—Forestier, dans notre intérêt à tous deux, vous ne devez rien savoir de plus que ce que vous savez. Qu'avez-vous dit à la jeune fille ? J'ai besoin de le savoir, et dites-moi bien exactement tout ce que vous lui avez dit.

—Je n'ai aucune raison de vous le cacher. Je lui ai dit que moi et une autre personne nous nous intéressions à elle.

—Vous ne m'avez pas nommée, je pense ?

—Je m'en suis bien gardé.

—Après ?

—Je lui ai appris qu'elle était née en Espagne et n'ai pas cru devoir lui cacher qu'elle s'appelait Thérèse.

—Que lui avez-vous dit encore ?

—Qu'elle appartenait à une riche famille espagnole ; que si elle avait été abandonnée toute jeune, à peine âgée de deux ans, c'est que des ennemis avaient voulu se débarrasser d'elle, afin de s'emparer de son héritage.

La marchande à la toilette était agitée, fronçait les sourcils, mordillait ses lèvres.

—Continuez, dit elle.

—Eufin, j'ai cru pouvoir lui dire que, bientôt, on lui ferait rendre son héritage et qu'elle connaîtrait alors le nom de son père et celui des misérables dont elle avait été l'innocente victime.

—C'était trop, Forestier, beaucoup trop ; vous avez été maladroit.

—Je ne pouvais pas supposer qu'en lui apprenant cela, ça vous gênerait dans vos combinaisons.

—Est-ce tout ce que vous lui avez dit ?

—Que pouvais-je lui dire de plus, n'en sachant pas davantage.

—C'est fort heureux, car avec votre langue vous auriez pu détruire certains de mes projets. Mais vous n'en avez pas moins fortement troublé l'imagination de notre jeune fille ; vous lui avez mis dans la tête des idées de grandeur.

—En quoi cela pourrait-il nuire à vos projets ?

—Vous ne me comprenez pas, dit-elle d'un ton sec, vous ne pouvez pas me comprendre.

—C'est vrai, puisque je ne sais absolument rien de ce que vous voulez faire. Mais rassurez-vous, madame Prudence, j'ai si peu troublé l'imagination de Mlle Georgette, si peu mis dans sa tête des idées de grandeur, qu'elle m'a écouté très froidement, je pourrais dire avec indifférence. Je suis tenté de croire qu'elle n'a pas pris mes paroles au sérieux. Elle n'a pas la moindre ambition, elle ne tient nullement à être riche, —elle me l'a nettement déclaré, —et son nom de Georgette lui suffit, je n'ai qu'une crainte, madame Prudence, c'est qu'elle ne se refuse à faire valoir ses droits pour rentrer en possession de la fortune dont on l'a dépouillée.

—Allons donc !

—C'est comme je vous le dis, madame Prudence. Toutes les jeunes filles ont leurs idées, et cette petite Georgette a les siennes.

—Vous prétendez qu'elle n'est pas heureuse auprès de son père adoptif ?

—Pas heureuse du tout ; mais elle espère un sort meilleur.

—Eh bien, alors ?

—Mlle Georgette a son rêve, et ce qu'elle rêve, ce ne sont pas des châteaux en Espagne.

—Que rêve-t-elle donc ?

—Ce que rêvent toutes les jeunes filles, madame Prudence, un mari.

La mère de Paul ne put s'empêcher de tressaillir.

—Apprenez donc, continua Forestier, que Mlle Georgette aime un jeune homme dont elle est aimée, m'a-t-on dit, et qui l'épousera si, comme on le croit, ses intentions sont honnêtes.

—Ah ! fit la marchande à la toilette, devenue très pâle.

—Jamais cela, jamais ! s'écria Mme Prudence avec une sorte de violence et un éclair sombre dans le regard.

—C'est, selon moi, ce qui doit arriver ; mais si vous pouvez l'empêcher...

—Oui, oui, je l'empêcherai ! prononça-t-elle sourdement.

—Alors, n'attendez pas trop à vous mêler de cette affaire.

—Qui est-il cet amoureux, ce séducteur, ce don Juan de Montlhéry ?

—Il n'est pas de Montlhéry, mais de Paris.

—Comment a-t-il connu la jeune fille ? Le savez-vous ?

—Ce garçon, une espèce de rapin, est venu à Montlhéry pour dessiner des vues, des paysages ; il a rencontré Georgette, a dû se dire : "Mâin, la belle fille !" et il a pris une chambre à l'hôtel du "Faisan doré," afin de faire plus facilement sa cour.

—Alors, il demeure à l'auberge ?

—Non, il n'y vient que de temps à autre.

—Et vous dites que c'est un artiste ?

—Oh ! un artiste si l'on veut ; il n'est sans doute qu'un de ces amateurs que l'on rencontre armés de tout l'attirail des artistes, toujours sur le point de produire un chef-d'œuvre, mais qui ne produisent jamais rien.

—Mais son nom, dites-moi donc son nom ! s'écria-t-elle.

—Son nom, vais-je me le rappeler ? Oui, oui, il se nomme Lebran, Paul Lebran.

—Hein ! vous dites ?...

—Je dis que le garçon en question se nomme Paul Lebran.

La marchande à la toilette resta un instant comme hébétée, n'en pouvant croire ses oreilles. Toutefois, elle eut la force de se contenir ; seul le rayonnement de son regard trahissait la satisfaction, la joie qu'elle éprouvait. Ah ! comme le hasard faisait bien les choses ! A son tour, elle pouvait dire comme Forestier :

"Tout arrive comme si je l'avais commandé."

Devant elle les plus grosses difficultés s'aplanissaient ; maintenant les choses allaient marcher d'elles-mêmes ; elle n'avait plus qu'à diriger les événements.

—Quel changement ! se disait Forestier en regardant son alliée avec une sorte de stupefaction ; tout à l'heure elle était furieuse, la voici à présent toute rayonnante ; c'est drôle, oui, très drôle. Quelle femme étonnante. Une véritable énigme.

—Ainsi, reprit elle ce beau séducteur se nomme Paul Lebran ?

—Oui, et vous ne paraissez pas le craindre beaucoup.

—Quand vous m'avez parlé de cet amoureux, Forestier, ma première impression a été mauvaise ; mais j'ai réfléchi et me suis dit que peut-être ce jeune homme pourrait servir mes projets.

—Vous le connaissez ?

—Non, mais je ferai sa connaissance.

—Je ne comprends pas, dit il.

—Encore une fois, vous n'avez pas besoin de comprendre.

—Alors je n'ai qu'à m'incliner, mais je peux vous dire, madame Prudence, que vous êtes une femme bien étrange.

—Je le sais, Forestier.

—Pourtant, madame Prudence...

—Eh bien ?

—Ne puis-je savoir au moins quelque chose de ce que vous avez l'intention de faire ?

—Mais je ne le sais pas encore moi-même.

—Quel rôle allez-vous me donner à jouer ?

—Aucun.

—Alors je n'aurai rien à faire ?

—Rien.

—La besogne ne sera pas difficile ; mais rien, ce n'est guère.

—C'est assez.

—Vous m'annulez.

—Non, je vous réserve ; il peut venir un moment où j'aurai besoin de vous. Quant à présent, laissez-moi faire, je garde l'entière direction de l'entreprise, et cela, je vous le dis encore, dans notre intérêt à tous deux. Par exemple, ce que j'ai surtout à vous recommander, c'est de garder le silence

Forestier hocha soucieusement la tête.

—Ainsi, dit-il, je dois rien savoir et je ne saurai rien ?

—N'insistez pas, répliqua-t-elle presque durement et tâchez d'être patient ; plus tard, le résultat obtenu, vous saurez ce que j'aurai fait. Voyons, êtes-vous donc si à plaindre ! Comment, je vais travailler à votre fortune et vous n'êtes pas content ! En vérité, vous êtes bien peu raisonnable ! Et puis, entre nous, que pourriez-vous faire ? Vous oubliez que vous êtes sorti de prison il y a quelques mois à peine, et vous ne voyez pas que votre intervention dans l'affaire pourrait la compromettre. Vous devez rester dans l'ombre.

Forestier courba la tête sous cette argumentation à laquelle il n'avait rien à répondre ; mais une lueur fauve brilla dans ses yeux.

—Donc, reprit la marchande à la toilette, prenez patience et ayez confiance en la promesse que je vous ai faite.

Forestier fit entendre une sorte de grognement, mais n'osa pas exprimer autrement la colère sourde qui grondait en lui.

Ainsi, il lui fallait subir la domination de cette femme. Mais il avait besoin d'elle et il était obligé de refouler en lui-même ses sentiments de révolte. Ah ! décidément, elle était très habile et très forte, cette femme ; il devinait chez elle un égoïsme égal au sien et une conscience aussi peu scrupuleuse que la sienne. Et cela, c'était une force.

—Soit ! dit-il avec aigreur, je serai patient, mais en attendant ces belles espérances que vous faites luire à mes yeux, il faut que je vive.

—Il y a huit jours, je vous ai donné cinq cents francs.

—Voilà ce qu'il en reste, répondit-il, sortant de sa poche une pièce de deux francs et quelques sous.

—Comment ! vous avez tout dépensé ?

—On ne voyage pas pour rien.

—Combien voulez-vous ?

—Cinq cents francs.

La marchande à la toilette eut un haut-le-corps.

—Vous êtes fou ! s'exclama-t-elle.

—Si vous voulez, mais il me faut cinq cents francs. Vous gagnez beaucoup d'argent, vous êtes riche, et puis... je suis votre associé.

—Et si je vous refuse ce que vous me demandez ?

—Vous ne le ferez pas, d'abord parce que vous ne pouvez pas me laisser dans la détresse et ensuite parce que je pourrais faire à certaines personnes des révélations qui ne vous seraient pas agréables.

La marchande à la toilette blémit, mais elle aussi dut refouler sa colère.

—Vous me mettez le couteau sur la gorge, dit-elle.

—Dame, puisqu'il le faut.

Elle ouvrit son secrétaire, dans lequel Forestier plongea son regard, pendant qu'elle y prenait cinq billets de cent francs.

—Tenez, voilà, dit-elle.

—Merci, fit le bandit, en enfouissant les billets dans sa poche.

Il fit quelques pas vers la porte, puis se retournant brusquement :

—Oh ! dit-il avec un mauvais sourire, je ne serai pas exigeant, seulement cinq cents francs tous les quinze jours. Au revoir, madame Prudence, ajouta-t-il.

Et il sortit.

—Quel misérable ! murmura la marchande à la toilette ; pourquoi me suis-je fourrée dans les griffes de cet homme ! Il l'a bien fallu... Est-ce que je pouvais faire autrement ? à moins de renoncer !...

Encore toute frémissante de colère, elle se laissa tomber sur le canapé.

—C'est qu'il m'a menacé, le coquin, reprit-elle sourdement, oui, il a eu l'audace de me menacer. Mais que peut-il faire ? Ce qu'il peut faire ?... Ah ! il le sait bien le misérable, et je le devine, moi. Ainsi, je suis sous la dépendance de ce bandit... Oh ! je vois bien ce qu'il veut, de l'argent et toujours de l'argent ; du reste, il me l'a nettement déclaré, il lui faut cinq cents francs tous les quinze jours à ce maître chanteur.

Elle se mit à rire nerveusement.

—Et moi, moi, reprit-elle en se frappant le front, je vais servir une pension de mille francs par mois à un repris de justice !

Elle resta quelques instants pensive, la tête dans ses mains, puis elle se redressa brusquement et un double éclair traversa son regard.

—Il faut que je me débarrasse de ce scélérat, prononça-t-elle d'une voix creuse. Oui, il le faudrait, mais comment ?

\* \*

Forestier descendait la rue Lafayette, et tout en arpentant le trottoir à grandes enjambées, il se disait :

« Les papiers sont dans le secrétaire, et encore dans la grande enveloppe au cachet de cire rouge. »

#### XI.—DUO D'AMOUR

Georgette avait encore attendu celui qu'elle aimait plus qu'elle n'osait se l'avouer à elle-même ; elle l'avait attendu l'âme angoissée, cherchant toujours à l'excuser, ne voulant pas le condamner sans l'avoir entendu. Et Paul n'était pas venu.

A présent, elle ne l'attendait plus et n'espérait plus le revoir.

Il avait compris qu'elle ne pouvait pas être sa femme, il devait ne plus la revoir, ne plus penser à elle.

Donc c'était fini, bien fini, Paul ne reviendrait plus à Monthéry.

Il avait été trop beau son rêve d'un instant, son doux rêve de bonheur.

Et l'on était venu lui parler d'une grande fortune dont on l'avait dé-

pouillée et qu'on voulait lui faire rendre. La fortune, la richesse, quand elle voyait l'effondrement de toutes ses espérances ! Amère dérision !

Elle ne pleurait plus autant, la pauvre Georgette ; on aurait dit que chez elle la source des larmes se tarissait ; mais si elle pleurait moins, parce qu'elle se contenait, ses souffrances n'en étaient que plus cruelles.

La clarté de ses grands yeux noirs s'était éteinte : le gai sourire ne se montrait plus sur ses lèvres ; la frieuse jeune fille d'autrefois n'existait plus ; Georgette n'était plus Georgette.

Mélancolique, n'ayant plus de goût à rien, elle allait et venait un peu automatiquement, comme lassée, trouvant de plus en plus lourd le fardeau de la vie. On pouvait la croire atteinte d'une de ces maladies de langueur qui, lentement, accomplissent leur œuvre fatale et font ouvrir une tombe où disparaissent en même temps la jeunesse, la grâce et la beauté.

Le patron du "Faisan doré" et Clarisse, sa servante, ne s'apercevaient de rien, ou plutôt ils ne voulaient rien voir ; peut-être se réjouissaient-ils de ce mal étrange, inconnu, qui minait la jeune fille, la faisait dépérir à vue d'œil et, sans doute, menaçait sa vie.

Evidemment, Georgette gênait Clarisse dans ses vues ambitieuses, et elle sentait que tant que la jeune fille serait là elle n'obtiendrait pas de Célestin Reboal un testament en sa faveur, qu'elle voulait lui arracher par la persuasion ou tout autre moyen.

Si, mal conseillée par son désespoir, Georgette n'avait pas eu ses bons amis Delmas, que serait-elle devenue ? On peut se demander en frissonnant si, profondément découragée, voyant l'avenir tout en noir, sans aucune lueur d'espérance, dégoûtée de la vie comme elle l'était, elle n'aurait pas pris la funeste résolution de mettre fin à ses jours.

Il est des suicides qui n'ont qu'une cause futile, Georgette aurait pu donner bien des raisons que nous connaissons pour justifier le sien.

Heureusement, si endolorie que fût son âme, celle-ci résistait à certaines défaillances.

D'ai leurs, M. Delmas, et Mme Delmas surtout, exhortaient Georgette à la patience, à la résignation ; ils ne faisaient pas de sermons, ils parlaient au nom de leur amitié pour la jeune fille, de l'intérêt qu'ils lui portaient ; c'étaient des paroles de cœur qu'ils faisaient entendre. Ils ne parvenaient pas à consoler l'affligée, mais en lui parlant de sa jeunesse, de jours meilleurs, de tout ce qu'elle avait le droit d'espérer et d'attendre de l'avenir, ils relevaient son courage abattu, tranquillisaient son esprit révolté, adoucissaient l'amertume de ses pensées et apportaient l'apaisement dans sa pauvre âme tourmentée.

Si ce baume versé dans le cœur de Georgette ne le guérissait pas, il était du moins un soulagement. De fait, il semblait à la jeune fille qu'elle souffrait moins, qu'elle n'était plus aussi désespérée quand elle se trouvait auprès de ces braves gens qui l'aimaient sincèrement et lui parlaient avec douceur, avec bonté, comme si elle eût été leur fille.

Mais ce n'était là qu'une éclaircie dans son ciel noir chargé d'orages. A peine revenue chez son père adoptif, elle retombait dans la réalité de sa douloureuse existence, c'est-à-dire dans le découragement, les désespérances, les écœurements.

Etant donnée la situation dans laquelle se trouvait Georgette, nature ardente et passionnée douée d'une grande sensibilité et ayant toutes les délicatesses du cœur, on comprend quel ravage devait faire en elle son amour qu'elle avait donné sans réserve et qu'elle croyait méconnu, dédaigné.

Une après-midi, vers deux heures, c'était un lundi, — Georgette descendit de sa chambre, prête à sortir.

—Où vas-tu ? lui demanda Reboal d'un ton rude.

—Chez M. Delmas, répondit-elle.

—Alors, c'est différent, va.

L'aubergiste tenait à ménager le secrétaire de la mairie, qui déjà lui avait rendu quelques services.

Georgette avait bien l'intention de faire une visite à Mme Delmas, mais à moitié chemin elle changea d'idée. Elle éprouvait le besoin d'être seule et de raviver la blessure de son cœur en se plongeant dans l'amertume de ses pensées.

Quittant brusquement la rue, elle s'engagea dans une ruelle qui la conduisit hors de la ville. Instinctivement, ou plutôt inconsciemment, elle prit un sentier et fut toute surprise lorsqu'elle arriva au bord de la rivière, à l'endroit où, pour la première fois, elle avait rencontré Paul Lebrun.

Elle s'arrêta. Un long soupir s'échappa de sa poitrine et des larmes roulèrent dans ses yeux.

C'était là près de cette touffe d'osiers verts, qu'elle s'était assise entre les deux enfants ; un peu plus loin elle reconnaissait la place où l'artiste avait installé son chevalet.

Comme ce jour-là, le temps était superbe, la température tiède, et le soleil jetait des tons cuivrés sur le paysage et les feuilles des saules déjà jaunies. Mais on était en octobre, les oiseaux ne chantaient plus, et elle... oh ! elle, elle avait la tristesse dans l'âme et des sanglots dans la poitrine.

Elle s'assit et d'un œil morne elle regarda couler l'eau où, de temps à autre, apparaissaient quelques ablettes.

Il lui était pénible de se trouver à cet endroit qui lui rappelait son bonheur évanoui ; et cependant il lui semblait qu'elle serait heureuse d'y rester toujours et d'y mourir.

Comme elle comprenait bien, à ce moment, le désespoir de ces pauvres filles qui ne peuvent survivre à la perte de leurs premières illusions !

Georgette était tellement absorbée dans ses pensées qu'elle n'avait pas entendu le train venant de Paris s'arrêter à la gare, puis reprendre sa marche, laissant derrière lui un long panache de fumée.

Plusieurs personnes étaient descendues du train, entre autres Paul Lebrun, qui, enfin, allait revoir sa bien-aimée Georgette.

Au lieu de monter dans la voiture de Monthéry, comme il le faisait d'ha-

bitude, le jeune artiste préféra faire le trajet à pied. Mais pourquoi, au lieu de se rendre directement à la ville, éprouva-t-il le désir d'aller jusqu'à la rivière et de s'arrêter un instant à cet endroit où pour la première fois il avait vu Georgette ?

Peut-être avait-il le pressentiment que la jeune fille était là. Evidemment, il y avait là une attraction mystérieuse. C'était comme si les deux cœurs se fussent donné rendez-vous.

En effet, c'est à peine si Paul fut surpris quand, dans une femme assise au bord de l'eau, il reconnut Georgette ; mais comme son cœur se mit à battre violemment !

Il s'approcha doucement, et ce fut seulement quand il toucha de la main l'épaule de la jeune fille qu'elle se leva brusquement en poussant un cri.

Paul était si heureux de trouver là Georgette qu'il ne remarqua point, d'abord, la pâleur de son visage et l'expression douloureuse de son regard.

—Georgette, ma Georgette ! s'écria-t-il en s'emparant de ses mains, qu'elle n'eût pas la force de retirer, quelle heureuse idée vous avez eue de venir ici aujourd'hui ! Quelle joie, quel bonheur de vous revoir ! Ah ! si vous saviez comme il me tardait de me retrouver auprès de vous !

Un peu brusquement, elle dégagait ses mains.

—Oh ! fit-il.

Alors il s'aperçut de sa pâleur et vit dans ses yeux des larmes qu'elle s'efforçait de retenir.

Georgette, s'écria-t-il, pourquoi ne me dites-vous rien ? Georgette, qu'avez-vous ?

Elle resta silencieuse. Elle était oppressée, une émotion violente soulevait sa poitrine les sanglots lui montaient à la gorge.

—Georgette, reprit Paul d'une voix assourdie, vous m'effrayez ! Mon Dieu ! mais qu'avez-vous donc ?

Enfin, faisant un effort, elle répondit d'une voix étranglée :

—Je suis malheureuse.

—Malheureuse ! s'exclama-t-il.

—Oui, bien malheureuse.

—Que vous a-t-on fait ?

—Demandez-le à vous-même, répondit-elle.

Et ne pouvant plus se contenir, elle se mit à sangloter.

—Mais je ne comprends pas ! s'écria-t-il éperdu.

Ah ! si, si, je crois comprendre... Georgette, ma chère Georgette, oui, il y a plus de quinze jours que je ne suis pas venu à Montlhéry ; vous voulez m'en punir, mais vous me pardonnerez. Ah ! elles m'ont paru longues, ces deux semaines, longues comme des siècles... Mais des choses sérieuses, je peux même dire graves, très graves, m'ont retenu ; il m'a été impossible de m'absenter de Paris, je vous le jure. Et quand vous saurez...

—Je n'ai pas à savoir ce que vous faites à Paris, dit-elle froidement, en faisant un pas en arrière afin de mettre entre elle et lui une plus grande distance.

Il la regarda avec un douloureux étonnement. Pais, d'un ton de douce autorité :

—Georgette, dit-il, que signifie cet accueil que vous me faites ? N'ai-je pas le droit d'en être surpris, dites ? Georgette, répondez-moi, que vous ai-je fait ?

—Pour vous, monsieur Paul, ce que vous m'avez fait n'est rien, sans doute ; mais pour moi, c'est un mal très grand, irréparable, le plus cruel qui pouvait m'arriver.

—Mon Dieu ! mais je ne comprends pas !

—M. Paul, vous vous êtes fait aimer de la pauvre Georgette, je vous aime et, je le sens, je mourrai de mon amour.

—Georgette !

—Je n'ai qu'un reproche à vous adresser, M. Paul, c'est de m'avoir fait entrevoir un bonheur qui n'était pas pour moi. Ah ! pourquoi m'avez-vous dit que vous m'aimiez ? pourquoi avez-vous ainsi troublé, brisé ma vie ?

Avant de vous connaître, je n'étais pas heureuse, c'est vrai ; mais j'avais la tranquillité de l'esprit et la paix du cœur.

J'ai cru à vos paroles, M. Paul, à l'intérêt que vous me témoigniez ; j'avais tant besoin d'un ami, tant besoin d'aimer et de me sentir aimée ! C'est ce grand besoin d'affection, de tendresse, qui m'a rendue si crédule...

—Que dit-elle, mais que dit-elle donc ? murmura l'artiste, qui écoutait tout frémissant.

—Je voyais en vous un appui, monsieur Paul, j'avais mis en vous toute ma confiance, et vous m'avez trompée...

—Trompée ! je vous ai trompés !

—Vous ne m'aimiez pas !

—Oh ! ne dites pas cela, ne le dites pas !

—Je ne puis expliquer autrement vos menteuses paroles d'amour ; vous n'aviez qu'un seul but, monsieur Paul : me tromper.

—Georgette, je n'ai jamais eu cette misérable pensée ; et en vous entendant parler ainsi, je crois faire un mauvais rêve. Ah ! vous ne me feriez pas plus de mal en me frappant au cœur d'un coup de poignard.

—Mais que vouliez-vous donc ? s'écria-t-elle avec une sorte de violence.

—Vous aimer, vous adorer et vous respecter.

—Non, non ! puisque je ne peux pas être votre femme !

—Georgette, qui a dit cela ?

—Ce que vous êtes et ce que je suis. Vous êtes un artiste, monsieur Paul, un véritable artiste, et d'un grand avenir.

—Eh bien, Georgette ?

—Votre père, M. Lebrun, sculpteur sur bois, un grand artiste aussi, a une belle fortune.

—Après, Georgette, continuez.

—Vous avez eu le premier grand prix de Rome.

—C'est vrai.

—Il y a quelques mois seulement que vous êtes revenu d'Italie. Vous n'êtes plus un inconnu, on vous cite déjà parmi les jeunes peintres de grand talent.

—Georgette, comment avez-vous appris tout cela ?

—On a cru devoir me renseigner.

—Vos amis Delmas ?

—Oai.

—Eh bien, Georgette, ma chère Georgette, avec de très bonnes intentions, j'en suis convaincu, M. et Mme Delmas vous ont rendu un mauvais service, puisqu'ils vous ont fait douter de moi, de mon amour, puisqu'ils vous ont fait souffrir. Je ne puis cependant ni les blâmer ni leur en vouloir ; ils ont de l'amitié pour vous, ces braves gens, et ils ont cru remplir un devoir en vous disant de vous méfier de moi.

Et vous avez souffert, et vous avez versé des larmes... Ne le niez pas, je le vois, vous avez pleuré, beaucoup pleuré !

Ainsi on vous a dit que mon père avait de la fortune, que j'étais un grand prix de Rome, que j'avais un brillant avenir, et l'on a ajouté que, dans de telles conditions, je ne pouvais pas vous prendre pour ma femme.

Mais malgré tout, chère enfant, comment avez-vous pu douter de moi ! Votre cœur ne m'a-t-il donc pas défendu contre d'injustes soupçons ?

—Oh ! si, si, dit vivement Georgette, pendant plusieurs jours je me refusai à croire...

—Et si j'étais revenu, je vous aurais rassurée, consolée, et vous n'auriez pas eu de larmes à verser. Georgette, ma bien aimée Georgette, séchez-les, ces larmes, qui n'auraient pas dû rougir vos beaux yeux, que votre cœur retrouve la paix et que plus rien ne trouble votre esprit.

Je vous aime, Georgette, je vous aime comme vous méritez d'être aimée, de toute la force d'un cœur qui s'est donné à vous tout entier ; on peut aimer autant mais pas plus que je vous aime, et mon amour est aussi pur, aussi respectueux qu'il est grand.

Georgette, ma Georgette adorée, je ne vous ai pas trompée, ce bonheur que je vous ai fait entrevoir et qui sera aussi le mien, je vous le donnerai ! Vous serez ma femme !

La jeune fille tressaillit ; son joli visage tout à l'heure si pâle se colorait et son doux regard attaché sur le jeune homme avait pris subitement une expression de joie indicible.

—Monsieur Paul, dit-elle d'une voix douce et vibrante d'émotion, je ne suis qu'une pauvre fille sans nom, sans famille, sans fortune, pas autre chose qu'une servante d'auberge.

—Vous êtes la clarté de ma vie, vous êtes mon rayon de soleil ! s'écria-t-il avec enthousiasme.

—Oh ! Paul, Paul ! fit-elle.

—Va, ne crains rien, ma bien aimée, lui dit-il, en l'enveloppant d'un regard tout rayonnant d'amour.

—Paul, répondit-elle avec un adorable abandon, je ne suis pas morte de chagrin ; à présent j'ai peur de mourir de bonheur !

—Tu vivras pour être aimée, répliqua-t-il, tu vivras pour le connaître, ce bonheur que je veux te donner et partager avec toi ! Entends-le bien, ma Georgette, oai, tu seras ma femme adorée, la douce compagne de ma vie ; c'est auprès de toi que je travaillerai, puisant dans tes regards et tes sourires l'inspiration sans laquelle l'artiste ne peut rien. Car, sache-le, c'est beaucoup plus le calme de la vie et les ineffables joies du cœur que le talent qui font les grands artistes. Un jour, ma Georgette, tu seras fière de ton époux, et moi, je pourrai dire, en parlant de toi : " Elle m'a ouvert l'avenir, je lui dois ma gloire ! "

—Paul, répondit-elle en proie à une violente émotion, je suis à vous, je vous appartiens ; je ne suis rien, mais votre amour m'élève et le mien sera à la hauteur de tous les dévouements. Quoi qu'il puisse arriver, Paul, rien ne pourra plus détruire ma confiance en vous, et le doute, le doute qui fait tant de mal, ne viendra plus assombrir mon âme. Mais je voudrais bien vous demander...

—Dites, ma chérie.

—Paul, quand serai-je votre femme ?

—J'attendais votre question, ma Georgette, je vais y répondre. Mais il n'est pas encore bien tard, et comme je crains pour vous la fatigue, asseyons-nous.

Quand ils se furent assis, l'artiste reprit la parole.

—Pendant que vous doutiez de ma sincérité, Georgette, dit-il, et que vous m'accusiez de vous avoir trompée, je pensais à vous, et pendant ces quinze jours passés sans vous voir, je puis vous dire que je n'ai rien fait qui ne fût en vue de notre honneur à tous deux.

S'il y a un mystère dans votre vie, ma bien-aimée, il y a une grande douleur dans la mienne.

—Oh !

—Ne vous effrayez pas laissez-moi continuer.

—Un grand devoir, un devoir impérieux, s'impose à moi. Je ne veux pas vous le cacher, Georgette, je n'avais pas encore huit ans lorsque mon père s'est violemment séparé de ma mère ; je la croyais morte depuis longtemps lorsque tout à coup j'appris qu'elle existait qu'elle était revenue à Paris après avoir vécu de longues années loin de la France, et je l'ai revue.

En ce moment je me trouve entre un père que je vénère, que j'aime, mais courroucé, ne voulant rien entendre, et une mère malheureuse par sa faute, qui n'a qu'un seul droit, celui de regretter amèrement le bonheur qu'elle a perdu.

Mon devoir, vous le comprenez, Georgette, est d'amener une réconciliation, ou tout au moins un rapprochement entre mon père et ma mère ; notre mariage dépend de ce rapprochement et je n'ai pas besoin de vous dire combien je le désire ardemment. J'arriverai à un heureux résultat, c'est certain,

mais pas aussi vite que je le voudrais, hélas ! et nous devons tous deux prendre patience.

La jeune fille laissa échapper un long soupir.

—Georgette, reprit Paul, serez-vous patiente ?

—Oui, répondit-elle, mais ne soyez jamais trop longtemps sans venir à Montlhéry.

—Mon cœur m'y amènera.

—Mon bonheur sera de penser à vous constamment ; mais je sens bien que si je ne vous voyais pas, je serais malheureuse.

—Chère adorée !

—Je vous aime, Paul, oh ! oui, je vous aime ! Et je vous le dis, si je n'avais plus votre amour, je mourrais !

—Mon amour est à vous pour la vie, ma chérie ; faut-il vous répéter encore que vous serez ma femme aimée, adorée, et bientôt, je l'espère.

Elle le regarda avec une douceur infinie, ayant sur les lèvres un délicieux sourire.

Mais le sourire disparut et une sorte d'anxiété se prit sur son visage.

—Votre père, Paul, dit-elle timidement, consentira-t-il ?

—Qu'aucune crainte n'attriste votre pensée, ma chère Georgette, lorsque j'aurai parlé de vous à mon père et qu'il vous aura vue, il n'hésitera pas un instant à vous appeler sa fille.

Le sourire reparut sur les lèvres de Georgette, et elle présenta son front, sur lequel l'artiste mit un brûlant baiser.

Ils se levèrent.

—Paul, dit-elle avec un soupir, il faut nous quitter.

—Déjà ! fit-il.

—Le temps a passé vite, et je vais être grondée.

—Oh ! les misérables ! C'est demain, c'est ce soir que je voudrais pouvoir vous aire sortir de cette horrible maison.

Le jour viendra, murmura t-elle.

Le soleil se couchait ; déjà un vent plus frais agitait la cime des arbres, et les ombres du soir estompaient les collines et la vieille tour qui se dressait fièrement là bas, au dessus de la ville.

Paul accompagna Georgette jusqu'à l'entrée de la ruelle déserte.

—Ma chère Georgette, dit le jeune homme, je vous ai vue, c'est tout ce que je voulais ; je n'ai rien à faire à Montlhéry, je retourne à Paris.

—Oui, Paul, vous avez raison.

—A bientôt, dit Georgette.

—Oui, à bientôt, dit Paul.

Ils se quittèrent. Et pendant que la jeune fille grimpait la ruelle d'un pas pressé, le jeune homme, songeur, s'achemina lentement vers la gare. Tous deux avaient la joie au cœur et dans l'âme le rayonnement de l'espérance.

Georgette ne pensait plus aux belles promesses de l'homme inconnu. C'était oublié.

Paul ne l'avait pas trompée, Paul l'aimait comme elle éprouvait le besoin d'être aimée ; que lui importait le reste ?

Tout entière à son bonheur, à ses joies réelles, allait-elle s'arrêter à des pensées qui, après tout, ne pouvaient être qu'illusoire ? Bien certainement, ce n'était pas cela qui l'empêcherait jamais de dormir.

Elle rentra à l'aube ; cù l'attendait une grêle de paroles brutales et grossières. Elle n'y fit pas attention et eut l'air de ne pas entendre. Elle était forte, maintenant.

—C'est drôle, se disait Clarisse ; ce matin elle avait une figure d'enterrement et ce soir elle est toute rayonnante. Péronnelle, va, il faudra bien qu'un jour je te fasse flanquer à la porte.

## XII.—LA MÈRE ET LE FILS

Assise à son bureau, la marchande à la toilette était occupée à faire des comptes ; mais la plume s'arrêta au milieu de ses calculs. Elle pensait à son fils et à Georgette, qui, à eux deux, absorbaient maintenant toutes ses pensées.

Elle se défiait et avec raison de Forestier, mais elle ne soupçonnait pas qu'il eût pu la tromper au sujet de la petite fille abandonnée à La Palud ; non, il ne lui avait pas menti, il est des choses que l'on n'invente pas ; elle était donc bien convaincue que Georgette, cette belle jeune fille si gracieuse, si distinguée, était la fille du marquis de Mimosa, dont elle avait le testament entre les mains.

Et Paul, son fils, aimait Georgette, et la jeune fille aimait son fils. Rien ne pouvait empêcher leur union ; ce n'était pas le sculpteur sur bois, assurément, qui y mettrait obstacle. Ainsi allait se réaliser le rêve ambitieux qu'elle avait fait pour Paul. En l'unissant à celle qu'il aimait, elle lui donnait en même temps la fortune, immense sans doute, de la famille de Mimosa.

Oh ! son fils, son cher fils ! Elle l'avait constamment devant les yeux, et sous l'influence de cette obsession, sa physionomie reflétait des émotions, des sentiments doux qui étonnaient chez cette femme, naguère encore, si complètement vénale et qui n'avait d'autre préoccupation que d'ajouter le gain du lendemain à celui du jour.

Elle avait des titres à l'affection de Paul, mais comme elle aurait voulu en avoir aussi à son estime et à son respect.

Hélas ! le passé, ce terrible passé qu'elle ne pouvait détruire, ni oublier elle-même, pesait sur elle et par moments l'écrasait.

Oh ! oui, elle était étrange cette femme, et il fallait qu'il y eût en elle quelque chose d'inconscient, puisque tout en regrettant ses erreurs, ses fautes, nous pourrions dire ses crimes, tout en enviant la sérénité de celles

qui n'avaient jamais failli, elle s'engageait encore dans les voies tortueuses.

Mais pour elle la fin justifiait les moyens, et elle voulait se persuader que tout lui était permis du moment qu'il s'agissait de l'avenir et du bonheur de son fils.

Soudain un rayon de joie illumina son visage : Paul, qu'elle attendait sans espérer qu'il viendrait encore ce jour-là, Paul venait d'entrer dans le magasin.

Elle quitta vivement son bureau, alla vers le jeune homme toute souriante et lui dit tout bas, pour ne pas être entendue d'Elisabeth :

—Viens, viens vite ?

Ils entrèrent dans le salon.

—Enfin ! s'écria t-elle.

Elle l'entoura de ses bras se l'embrassa en le serrant convulsivement contre sa poitrine.

—Vous m'avez attendu, ma mère, dit Paul ; mais il ne m'a pas été possible de venir plus tôt.

—Oh ! je ne t'accuse pas, va ; dans mon impatience de te revoir, je suis allée boulevard de Clichy, espérant te trouver à ton atelier ; la concierge de la maison m'a appris que tu n'étais pas venu travailler depuis plusieurs jours, que tu étais retenu auprès de ton père malade. Comment va-t-il ?

—Tout à fait bien aujourd'hui.

—Il a repris son travail ?

—Oui, ma mère.

—Paul, j'ai eu cette idée que je n'avais pas été étrangère à cette subite attaque...

Le jeune homme devint très rouge et resta silencieux.

—Ainsi, fit elle, je ne me suis pas trompée. Mon fils, mon cher enfant, pourquoi lui as-tu parlé de moi ?

—Il le fallait, ma mère.

—Tu vois ce qui en est résulté ; je t'avais pourtant bien prévenu.

—Oui, mais rien ne peut et ne pourra m'empêcher de faire ce que je dois.

La mère attira son fils sur le canapé et s'assit à côté de lui.

Je suis heureuse, bien heureuse, dit elle, de ce que tu veux tenter pour moi ; cela prouve combien tu m'aimes ; mais je souffrirais, beaucoup, vois tu si tu avais des chagrins à cause de moi. Je connais ton père, ses rancunes sont impitoyables, il ne comprendra jamais qu'il y a de la grandeur à imposer silence à son ressentiment, et que, souvent, il est doux de pardonner.

Attachant sur son fils un regard plein d'anxiété, elle reprit :

—Paul, que t'a-t-il dit de moi ?

—Rien qui puisse altérer mon affection pour vous, diminuer la tendresse que je dois à ma mère, répondit vivement le jeune homme ; de vous, je ne veux savoir qu'une chose, c'est que vous êtes ma mère et que vous m'aimez.

—Ah ! Paul, Paul, tu es un noble enfant ! s'exclama t-elle. Oh ! oui, mon fils, continua t-elle d'une voix où passait toute son âme, aime-moi bien ; que deviendrais-je si je n'avais plus ton affection et qu'est-ce que j'aurais à faire encore sur la terre ? Rien ne me rattacherait plus à la vie.

Elle lui prit la main qu'elle serra avec force.

Pais le tenant sous le feu ardent de ses prunelles :

—Ecoute, mon Paul, poursuivit elle, grâce à toi, une existence nouvelle a commencé pour moi ; en dehors de mon fils, plus rien ne m'intéresse ; par la pensée, je te suis partout et sans cesse je me demande : Que fait-il ? Si tu avais une douleur ou un chagrin, même secret, il me semble que je le sentirais en moi. Mais tu es heureux et tu le seras toujours. Est ce que tu es resté jusqu'à ce jour auprès de ton père ?

—Non, ma mère ; j'ai encore passé avec lui la journée de dimanche ; nous sommes allés à Passy, cù nous avons dîné.

Le front de Léonie s'assombrit subitement.

—Est-ce qu'on sait, chez Mme Villarceau, que Paul Lebrun a retrouvé sa mère ? demanda t-elle.

—Seul le docteur le sait, mais ne le dira à personne.

—Oui, qu'il se taise, cela vaut mieux ; on n'a pas besoin de connaître vos secrets. Paul, ton père ne t'a-t-il pas défendu de me revoir ?

—Non, ma mère. Mon père n'est pas aussi impitoyable que vous le croyez ; non seulement il ne m'a pas défendu de vous revoir, mais il m'a dit : On n'empêche pas un fils d'aimer sa mère,

—Ton père a dit cela !

—Oui, ma mère.

—Ah ! c'est bien, cela, oui, c'est bien !

Après un bout de silence elle reprit :

—Et hier, mon fils, qu'as-tu fait ? Tu es allé à ton atelier ?

—Le matin ; le soir je suis allé à la campagne.

—Pour affaire ?

—Oui, j'avais quelqu'un à voir.

—N'est ce pas à Montlhéry que tu es allé ?

Le jeune homme sursauta et regarda sa mère avec une sorte d'effarement.

—Allons, fit-elle, ayant sur les lèvres un sourire encourageant, ne sois pas étonné ; va, tu peux me parler d'elle.

—Ma mère ! s'écria t-il comment savez-vous ?...

—Que je l'aie appris d'une manière ou d'une autre autre, il importe peu, da moment que je sais...

—Mais...

—Oh ! tu vois bien que tu n'as rien à craindre de moi ; va, tu peux tout me dire, me parler d'elle à cœur ouvert ; en qui donc auras tu confiance, si ce n'est en moi qui t'aime et ferais tout au monde pour que tu eusses toutes les joies, tous les bonheurs de la vie ; et d'ailleurs, est-ce que tu dois cacher quelque chose à ta mère ?

**ANNONCE DE**  
**John Murphy & Cie**  
**ETOFFES**  
— POUR —  
**MANTEAUX**

Notre assortiment d'étoffes pour manteaux est le plus complet que vous puissiez trouver dans les dernières nouveautés.  
Etoffes cheviottes dans toutes les nuances et dans tous les prix depuis \$1.  
Draps Cartor dans toutes les nuances et dans tous les prix, bonne qualité, depuis \$1 50.

**SERGE CHEVIOTTE**

Etoffes irlandaises, dans les nouveaux mélanges. Très en demande.  
Drap-couverte.

**DRAPS POUR COSTUMES**

Assortiment le plus complet de nuances Tweeds pour les costumes faits par tailleurs.  
Nous faisons une spécialité de cette ligne de marahandises. Grand choix de tweed irlandais, expressément pour costumes de dames. Jolies nuances.

**John Murphy & Cie**  
**2343 Rue Sainte-Catherine**

Coin de la rue Metcalfe  
Conditions : au comptant et un seul prix  
TÉLÉPHONE 3833

*Laprie & Laverigne*  
**PHOTOGRAPHES**  
360 RUE ST DENIS  
PHOTOGRAPHIES DE TOUTS GENRES  
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,  
PASTEL, ETC., ETC.  
TÉLÉPHONE 7283

**Cognac Jockey Club**  
Carte Or V. S. O. P.  
GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.  
En vente dans toutes les maisons de gros.  
En vente partout  
**\$1.25 LA BOUTEILLE**

**MAISON - BLANCHE**  
**65—RUE SAINT-LAURENT—65**

IMPORTATEUR  
— DE —  
**Merceries**  
et  
**CHAPELLERIES**  
**T. BRICAULT**

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,  
**“WESTERN”**  
INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,865,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques  
ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN  
*Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal*

Tous les hommes d'affaires reçoivent  
**LA PRESSE**  
Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.  
Désirez-vous un commis ?  
Annoncez dans LA PRESSE.  
LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.  
Désirez-vous une servante ?  
Annoncez dans LA PRESSE.  
Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.  
Désirez-vous retrouver un article perdu  
Annoncez dans LA PRESSE.  
Tout le monde reçoit LA PRESSE.  
Désirez-vous un emploi quelconque ?  
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 27 octobre 1894.

**36,967**

LA PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

**BUREAUX**  
71 et 71a, Rue St-Jacques  
MONTREAL

**LA REVUE HEBDOMADAIRE**  
La plus intéressante des revues parisiennes  
ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.  
S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 128 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurrel, gérant.

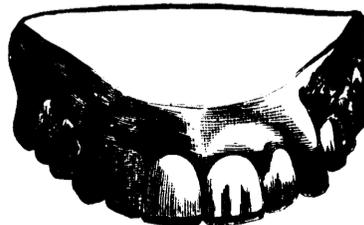
Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes  
de **GEO. TUCKER**



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recouru aux Emplâtres Souverains des Montagnes Vertes de Geo. Tucker pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.  
Vendus en gros et en détail chez

**GEO. TUCKER**  
LE GUÉRISSEUR SAUVAGE  
1875, STE-CATHERINE, Montréal.—Prix 25c

Nouveaux procédés américains pour plomber de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger  
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.  
**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**  
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL



**PLUS DE CHEVEUX GRIS**  
AVEC L'USAGE DU  
**“LUBY”**

LE LUBY n'est pas une teinture mais restore la couleur originale et naturelle de la chevelure.  
LE LUBY donne aux cheveux du ton et de l'énergie, assurant ainsi une chevelure abondante.  
LE LUBY arrête la chute des cheveux, prévient la calvitie et produit une nouvelle croissance.  
LE LUBY guérit et prévient les maladies de la tête, et n'a pas d'égal pour l'entretien de la moustache et de la barbe.  
LE LUBY est reconnu comme la meilleur préparation qui ait jamais été inventée pour la chevelure.  
En vente partout, 50c la bouteille.

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER**  
Architectes et Evaluateurs  
162—RUE SAINT-JACQUES—162  
(BLOC BARRON)  
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER  
TÉLÉPHONE No 2113

**PACIFIQUE CANADIEN**

Changement d'heures commençant le 30 septembre 1894

De la gare rue Windsor :  
Boston et Portland, 9.00 a.m., 12.20 p.m.  
Toronto, Détroit, Chicago, 8.25 a.m. \*9.00 p.m.  
St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc. \*9.10 p.m.  
Ottawa, Winnipeg et Vancouver, 9.50 a.m.  
St-Anne, Vaudreuil, etc. 8.25 a.m., 11.30 p.m. 5.15 p.m., 9.00 p.m.  
Brookville, 8.25 a.m.  
St-Jean, 9.00 a.m., 4.05 p.m., \*8.20 p.m. 12.40 p.m.  
Sherbrooke, 4.05 p.m., 12.40 p.m.  
Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.  
Winchester, Perth, 8.25 a.m. \*9.00 p.m.  
Newport, 9.00 a.m., 4.05 p.m., \*8.20 p.m.  
Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., 12.40 p.m.  
Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 5.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :  
Winnipeg et Vancouver, 9.45 a.m.  
Québec, 8.10 a.m., 12.30 p.m. et 10.30 p.m.  
Joliette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.  
Ottawa, 8.30 a.m., 9.45 a.m., 5.45 p.m.  
St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.  
St-Jérôme, 8.30 a.m., 5.30 p.m.  
St-Rose et St-Thérèse—8.30 a.m., (a) 2 p.m. 5.30 p.m., 5.45 p.m. — Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.  
\*Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaines seulement tel qu'indiqué + Pas de connection avec Portland par le train quittant Montréal le samedi soir. §Dimanches seulement. \*Chars-palais et chars-dortoirs. (a) Excepté les samedis et dimanches. (b) Samedis seulement.

**BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS**  
129 RUE ST JACQUES